

MAX WALLER

Daisy

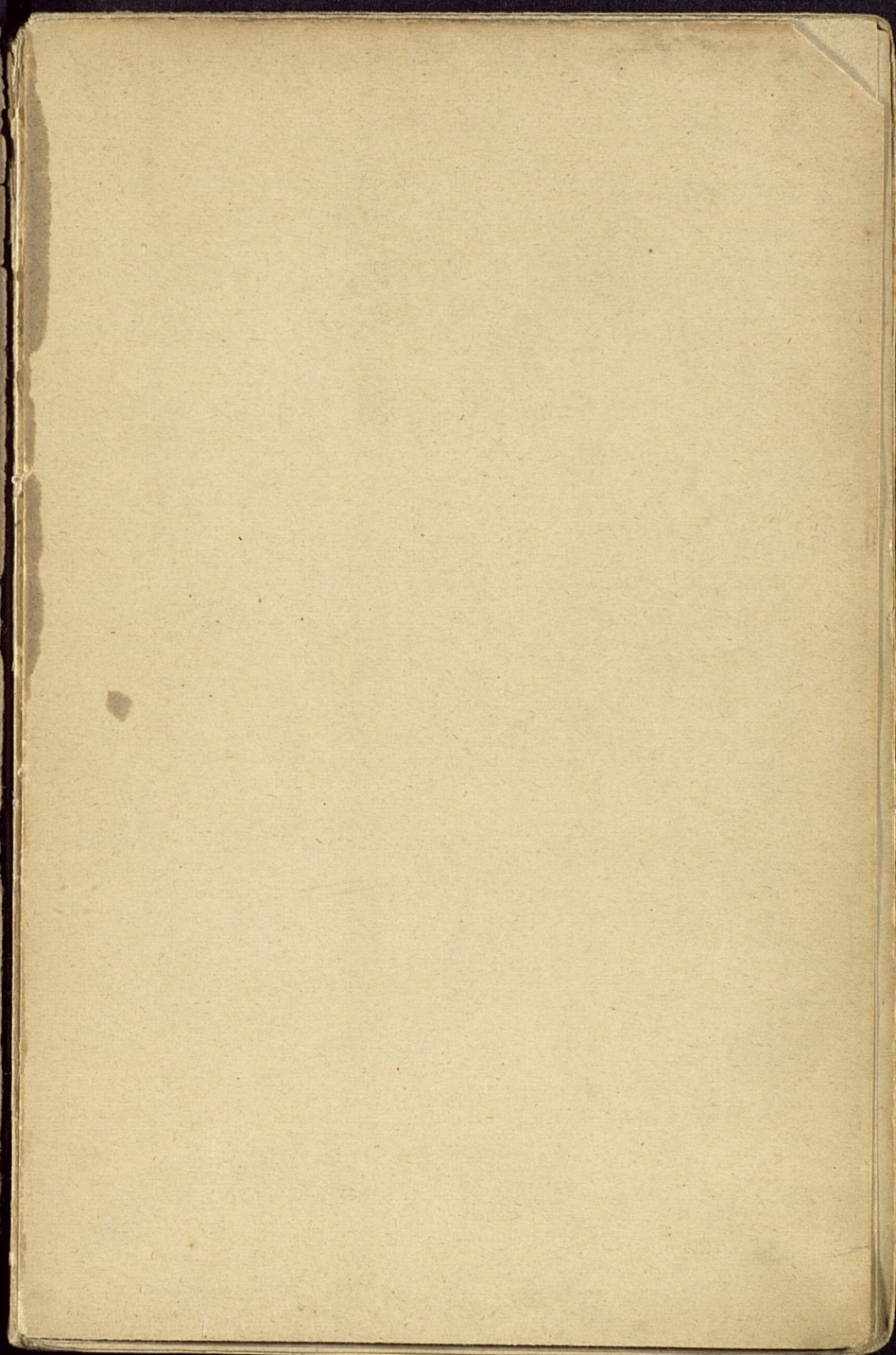
BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ

Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—
MDCCCXCII



Lepoel Rosy

1902.

DAISY

Il a été tiré de DAISY :

1 exemplaire sur papier impérial du Japon.

15 exemplaires sur papier de Hollande Van
Gelder, tous numérotés.

MAX WALLER

Daisy

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ

Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—
MDCCCXCII

—
TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Daisy

DAISY a paru pour la première fois dans la
REVUE SOCIALE qui nous a gracieusement
autorisé à publier en volume cette dernière
œuvre du regretté fondateur de la JEUNE BEL-
GIQUE.

P. L.

DU MÊME AUTEUR :

La Flute à Siebel, poésies (Paul Lacomblez 1890).



I

Lorsque, après avoir quitté le steamer qui fait le service entre Calais et Douvres, on prend le train en destination de Rye, on arrive à la limite de la province de Sussex, un des comtés de l'Angleterre les plus riches en souvenirs historiques.

En deux heures de voiture, le voyageur peut se faire transporter de là à Northiam, petit village où l'on montre encore l'arbre gigantesque, crevé et noirci par l'âge, sous lequel s'abrita, en partie champêtre, la reine Élisabeth.

C'est là que, l'été dernier, j'allai me réfugier, loin des ennuis et des tracas de la ville, en la solitude d'un cottage où m'of-

frait asile un vieillard ami, qui n'a plus comme famille que les oiseaux bavards et son jardin fleuri.

— Vous êtes chez vous, me dit-il, et tout ce qui vous entoure vous appartient. Restez longtemps avec moi, les repas nous réuniront; oubliez le monde comme il m'a oublié.....

La fin de juin rayonnait, faisait contraste avec la tristesse de ces paroles, et le *welcome* du vieil abandonné me fit regretter presque que le soleil eût tant de gaieté. Après le gobelet de sherry qui scellait notre pacte d'amitié, mon hôte me montra son *home*, vrai cottage tel que je l'avais rêvé, une petite maison d'un étage, très vieille, dont les murs disparaissent sous l'envahissement de verdure sauvagement poussées. Autour, un de ces jardins que l'on ne rencontre qu'en Angleterre, peigné, ratissé, tondu, pomponné, à l'herbe tendre coupée avec soin, que l'on a peur de ternir en la foulant; et enfin, une haute haie circulaire protégeant la demeure contre tout regard.

La tournée d'exploration fut longue; encombrée de meubles et de bibelots an-

ciens, de portraits de famille, de cristalleries rarissimes, la maison de lord Grevill tient tout des temps passés. En dehors des objets usuels et britanniquement pratiques de la vie, rien n'y est moderne. Chaque chose y a son histoire pieusement conservée dans les âges ; et à telle assiette du Japon, à telle arme rouillée, à telle buire de terre élancée en col de cygne, se rattache quelque souvenir transmis par la dernière aïeule.

Le pèlerinage commença par les chambres supérieures.

— Descendons du ciel vers la terre, me dit le vieillard.

Et nous pénétrâmes dans une enfilée de petits appartements à plafonds très bas, dont les parois défraîchies sont cachées sous des séries de cadres à lithographies piquées de roux, alternant avec des armoires de chêne sombre et brillant de cire, où s'entassaient des amas de lourdes argenteries surannées. De proche en proche, quelques inscriptions polychromes en lettres gothiques : « Have faith in God » — « Serve God » — ou des versets de la

Bible enguirlandés de rubans et de fleurs à l'aqua-tinte.

Un recueillement puritain plane et s'étend sur cet intérieur où la clarté du jour pénètre douce et comme lénifiée d'évangélisme. La bibliothèque, divisée en étroites cellules successives, n'est pas moins remplie d'onction; les livres y sont comme des moines arrêtés dans une méditation infinie, et, à ouvrir le moins poudreux des missels qui font rêver de Dieu dans l'ombre des rayons, il semble que le cri de la reliure desséchée ait quelque chose d'une humaine plainte clamée de loin. Le premier jour, j'ai marché là sur la pointe des pieds, de peur d'éveiller des âmes défuntes; le plancher vermoulu craquait à chacun de mes pas; j'avançai néanmoins entre les logettes de livres, pour arriver à une pièce assez vaste au fond de laquelle un orgue dresse ses tubes dorés. Quelques fauteuils de style sévère, un prie-Dieu et, sur une table à l'écart, des cahiers de musique sacrée.

— Ma mère était pieuse, me dit lord Grevill; j'ai été élevé au son de cet instru-

ment dont elle accompagnait les cantiques que nous chantions étant enfants. A présent, je m'oublie parfois à faire parler cet orgue, mais il ne parle pas, il gémit ; cette mécanique n'est pas faite pour les vieillards, nous avons l'air de psalmodier notre éternité !

Chaque fois que je causais avec mon hôte, il lui échappait de ces expressions amères ; il s'en expliqua le premier jour, lorsque nous descendîmes au jardin.

A ce moment, des ombres au milieu du feuillage annonçaient le soir.

— Regardez, me dit lord Grevill.

Le spectacle était merveilleux : sur une noire forêt, dans l'horizon reculé, le soleil élargissait la panoplie de ses lances ensanglantées, tandis que les troncs semblaient fumer en un vague brouillard. Des nuages rutilants galopèrent, tordant leurs croupes de feu sur la plaine bleue du ciel assombri. A perte de vue, des villages éparpillés sur les pentes vertes, où coulait parfois une traînée de rouge humain, paraissaient s'endormir fiévreusement comme au lendemain d'une bataille et, de temps en temps,

une brise saline traversait l'air cruel du crépuscule.

Lord Grevill étendit la main vers le sud et prononça ce seul mot : *Hastings*.

Nos pensées s'étaient rencontrées en un même sens devant ces étendues et, bien que le champ de bataille où se mesurèrent Harold et le Conquérant ne soit qu'à deux heures de Northiam, il semblait que le passé guerrier soufflât ce soir-là jusque dans les fraîcheurs nocturnes de ces villages pacifiés.

Après un moment de recueillement, le vieillard me dit : « Là se trouve le bourg de Bodiam où mes deux sœurs sont mortes; à droite, en celui de Hawkhurst, se dresse le château d' « Old Grevill » ; mon père et ma mère y ont fini leurs jours; à gauche est celui de Beckley, où je suis né; toutes ces terres sont à moi; chaque parcelle en a quelque chose de ma vie; j'ai fait réunir ici, dans cette petite maison de Northiam, pleine aussi de souvenirs, les souvenirs de ces fermes et de ces châteaux; c'est au milieu d'eux que je m'éteindrai, seul, en écoutant ce qu'ils disent dans le silence. Si

vous restez quelque temps avec moi, mon ami, comme toutes les choses arrivent bien vite, vous serez peut-être le dernier à entendre la voix du vieux lord de Thornton-House ».

Le soleil à présent avait presque disparu. Nous rentrâmes.

II

La campagne anglaise, au moins dans le Sussex, a un aspect spécial. L'atmosphère y a des transparences grises, presque inappréciables, qui foncent encore la chaude couleur de la verdure. Même en plein été, l'air est vif, mais les gazons tiédissent à l'œil et le paysage a de grasses opulences, des pentes de velours semblables à celles qui s'évoquent dans les tableaux patinés par les siècles. L'aquarelle rendrait cela malaisément, et seules les grosses pâtes truellées pourraient fixer les tons vigoureux des pâtures où les lourds bestiaux s'éternisent et se vautrent dans la paresse des après-midi d'été.

Ce qui domine aussi, c'est le silence; les fermes, les cottages se cachent derrière les vergers et, seulement du côté du val, on voit les chaumières en briques rouges et blanches drapées chastement dans leur manteau de ramure; en terrain plat, il faut être à côté d'une habitation pour en découvrir l'existence. Puis, la vie est retirée; les paysâns vaquent à leurs travaux de façon si discrète que l'on croirait les voir glisser plutôt que marcher; la besogne se fait avec méthode et rapidement, sans que l'homme semble pressé.

La grandeur du paysage se double ainsi d'une grandeur de solitude qui en laisse l'impression parfaite et profonde. Rien ne trouble les sens dans cette harmonie de paix méditative, et les plaines et les montagnes boisées rêvent au milieu de la douceur du jour.

C'est surtout le dimanche, jour du Seigneur, qu'il fait bon se promener dans le pays. A dix heures et demie, l'office divin commence, là haut, dans l'église au fin clocher qui domine, à Northiam, tous les villages d'alentour; les temples et les petites

chapelles dissidentes qui l'avoisinent ont refermé leurs portes sur hommes, femmes, enfants et vieillards ; les cantiques ont commencé ; nous avons deux heures de possession unique du pays. A ce moment, il faut gravir la colline qui conduit à Enhurst-Green. Un moulin la couronne, étirant ses ailes blanches et celles-ci, arrêtées dans leur vie, semblent une immense croix d'où le Sauveur se serait envolé. Regardez alors les plaines : nulle vie, la fumée n'empanache plus les chaumines ; nul bruit, sinon, parfois, un rauque croassement de corbeau ou le cri joyeux d'un vol d'alouettes ; les choses comme les êtres sont recueillies dans la paix dominicale, et les arbres et les gerbes ont, à la brise, une onction dans leur balancement, un geste qui saluerait le passage du Christ fait homme.

Redescendez vers Northiam ; à mesure que vous approchez, un bourdonnement vous tinte aux oreilles ; c'est le bruit de quelque harmonium qui ronfle en une chapelle voisine et qui ne cessera point jusqu'à l'heure du repas : cette plainte sonore est

accompagnée de chorals graves redisant sans cesse les versets bibliques.

Sur les deux heures, six villageois se dirigent vers l'église ; ce sont les carillonneurs ; chacun à sa cloche, le plus vieux d'entre eux est proposé à la plus grave, le plus jeune à la plus folle. Ils ont, durant la semaine, étudié, à l'aide de petites cloches à la main, le jeu de dimanche, et ils commencent lentement leur sonnerie. Une note manque, et cela fait la déconcertante gamme ionique tintant au milieu du repos. Durant un quart d'heure le son du carillon s'élance dans l'air parfumé, tantôt gai comme une fête nuptiale, tantôt lugubre comme un glas. Presque toujours la note grave domine, la note sonore ramenant les clochettes au respect du saint jour, et, à côté des cinq notes oiselantes, gronde comme la vibration funèbre d'une pelletée de terre tombant sur un cercueil de bronze.

En notre pays, les cloches du dimanche ont de ces mélancolies, mais, entendues de loin, elles détonnent encore, vinaigrant des notes faussées qui crispent comme les affres de méchantes douleurs ; ici la courte phrase

musicale a des harmonies monotones et lénifiantes que rien n'altère ; on dirait que les six notes sont transcrites en une portée de rayons sur un ciel sans tache, et les clochettes voltigent et la grosse cloche ronfle, ainsi qu'une bande de fols enfants babilards autour d'une mère-grand.

A la vesprée, le village s'anime un peu ; tranquillement, d'un pas mesuré, les villageois se promènent par la route-mère ; des groupes se forment et l'on y parle à voix basse, de crainte de troubler le repos des étoiles, dont les lueurs, une à une, crèvent le bleu sombre du ciel. Les chaumières et les cottages sont à présent éclairés.

Le soir se délie.

A ce moment, qui n'est ni jour ni nuit, une tristesse immense étreint la campagne ; des adieux s'endorment aux creux des nids d'oiseaux ; les champs paraissent incliner leurs longs herbages en signe de salut suprême, les derniers pépiements des merles ont des ironies de mort. Les nuages vont, viennent, comme des départs et comme des retours, et, de proche en proche, une voix chante encore, ainsi qu'un écho de psaumes

et de mélodées du matin, la louange du
Seigneur qui permet de féconder les terres
bénies et les femmes croyantes.

III

— Vous n'avez pas tout vu dans la maison, me dit un matin lord Grevill, et j'ai voulu vous ménager une surprise. Si cela vous plaît, nous pénétrerons aujourd'hui dans ce que mes serviteurs appellent « la chambre fermée ». C'est l'ancien salon où ma mère se tenait d'habitude et que j'ai clos lorsqu'elle est morte, pour n'y rentrer qu'aux tendres anniversaires. Vous aimez les tableaux. Venez donc voir.

Le vieillard prit dans son coffre-fort une clef de forme ancienne; nous traversâmes la salle à manger, l'antichambre, et mon hôte ouvrit une porte surbaissée.

— C'est là.

Salle basse. Armoire sculptée. Au mur, une série de portraits d'ancêtres dans des cadres de tous styles, et dessous, des coffres en vieux chêne à lourdes charnières de cuivre rouge.

Toutes toiles de maîtres des derniers siècles, rangées chronologiquement. Une enfilée de panneaux signés Joshua Reynolds, Thomas Gainsborough, John Opie, l'auteur du *Meurtre de Rizzo*, Benjamin West, celui qui peignit *La mort du général Wolfe*, John Singleton Copley, d'autres encore, antérieurs ceux-là, et enfin, terminant la série, un portrait de jeune fille habillée à la mode de 1750.

Bien que cette toile fût en mauvaise lumière, elle m'arrêta plus que les merveilles voisines.

— De qui? demandai-je à lord Grevill qui me regardait avec un sourire doucement narquois.

Il décrocha péniblement le cadre et je pus distinguer la signature.

J. M. W. Turner, 1800.

D'un coup de mouchoir, je fis vivement

disparaître la poussière qui obscurcissait la toile et j'eus un éblouissement. Que l'on se représente une jeune fille à cheveux blonds tamisés par un nuage de poudre, des yeux très bleus et très doux à l'expression un peu malade, la poitrine albe découverte un rien par l'éhancrure d'une cuirasse de brocart rouge remontante, de ce rouge que nous appelons « fraise écrasée », et cette taille très longue et très effilée s'achevant en pointe sur un vertugadin sombre, fleuri de roses brochées : au cou, un ruban de velours noir sans bijoux et, dans le creux du décolletage, une touffe d'œillets rouges. Comme fond, un paysage dans le goût de Claude Lorrain, dont les tons sévères poussent hors du cadre la rose clarté de la figure. Dans un coin enfin, les armes de la famille Grevill, un aigle corné de deux crêtes, se piétant sur une branche cannelée, avec cette devise : *Fortis in arduis*.

Lord Grevill souriait de mon admiration.

Et elle était réelle; aucun portrait de maître n'égale celui-là; jamais je n'avais vu tant de vie, d'expression jointes à une telle virtuosité de couleurs.

— C'est superbe ! m'écriai-je ; puis, réfléchissant un instant :

— Mais cette toilette de marquise Pompadour et cette signature de Turner, c'est bien Turner, n'est-ce pas ?

Le vieillard m'interrompit :

— En effet, cette toilette n'a pas été faite pour la jeune fille que vous voyez là ; elle appartenait à ma grand'tante et n'est ici que par la simple fantaisie du peintre ou du modèle.

— Et cette jeune fille ?

— C'était mon arrière-cousine, Daisy Grevill, qui est morte vers 1802, c'est-à-dire deux années après avoir posé pour ce portrait. Je naissais à ce moment : mais ma mère m'a toujours dit que la ressemblance était frappante. Au reste, selon nos traditions, je puis vous donner l'histoire de la petite marquise, comme celle de tous les personnages qui l'entourent. Oh ! rassurez-vous, ajouta-t-il vivement. Je connais un peu le fameux monologue d'Hernani et je ne vous ferai pas la scène des portraits. D'ailleurs, vous trouverez déjà un triste et joli roman dans ce coffre qui est,

pour ainsi dire, le tombeau de Daisy Grevill.

Prenez-y les notes et les cahiers jaunissants qui y vieillissent, et débrouillez-vous. Quant à moi, je me sens las d'avoir tant parlé; je vous abandonne; surtout, n'allez pas devenir amoureux de ma tante! »

Lord Grevill se retira lentement; j'entendis son pas fatigué décroître dans les étroits corridors, et je restai seul devant ce portrait souriant et ce coffre ouvert, d'où montait un vague parfum de jeunesse évanouie et de fleurs séchées...

Un à un, je retirai les rouleaux de papiers retenus par des faveurs, un livre de prières enveloppé dans sa gaine de velours rose, des paquets de lettres, couchés sur une robe fanée. Je reconnus aussitôt la robe du portrait, c'était bien elle, mais passée de tons, comme si le soleil, malgré le couvercle de chêne, eût voulu entrer dans ce coffre, réjouir ces restes et en boire les clartés.

Il était sept heures du soir, et les tableaux s'assombrissaient peu à peu dans leurs cadres. Mais il me parut que celui de Turner

restait éclatant ; la face, aux blancheurs nacrées, apparaissait à présent comme une sorte de lueur lunaire, les lèvres souriaient tristement, la vie circulait sur ce visage exquis, et il me sembla voir la bouche s'entr'ouvrir, parler, dire des choses tendres, avec l'accent de musique lointaine qui jouerait le menuet dans un cimetière de Watteau.

Je pris soigneusement les liasses de papiers, les paquets de lettres, et, jusqu'au petit jour, j'entrai dans la vie de ma petite marquise, Daisy Grevill, qui dort là-haut proche l'église de Northiam, dans le caveau de famille.

IV

« Ohé! miss Daisy, ohé! » cria du jardin Joe Grebill, en levant les yeux vers une fenêtre de l'étage, qui s'ouvrit aussitôt. Une jolie figure de jeune fille apparut dans l'encadrement fleuri de clématites, blonde, un visage d'enfant plein de sourires joyeux.

— Qu'y a-t-il, monsieur mon frère?

— Ce qu'il y a, petite malheureuse? il y a qu'il est neuf heures et que vous n'êtes pas encore descendue; c'est abominable de passer ainsi des heures à sa toilette, lorsque l'on a tant de chose à faire.

— Tant de choses, Joe?

— Mais oui, avez-vous oublié que c'est aujourd'hui samedi, que nous devons

aller chez M. le recteur pour répéter les psaumes qui seront chantés à l'office de demain, que nous avons promis à la vieille Mab d'aller la voir et de lui porter un peu de bon vin? Avez-vous oublié, miss Daisy, qu'à trois heures arrivera de Londres le brave ami que j'ai promis de vous présenter? Avez-vous songé à vérifier si sa chambre est prête, s'il y a tout ce qu'il faut? Non, n'est-ce pas? Vous mériteriez que l'on vous privât, pendant une semaine, des œillets que vous aimez tant

— Ne soyez pas méchant, Joe, j'arrive à l'instant même : je n'ai plus que mon chapeau à mettre.

Le jeune homme, un grand gaillard taillé en géant, qui venait de parler, ressemblait, par ses yeux d'un bleudoux, à sa sœur ; à part cette expression de bonté souriante, il avait un type de pacant poussé en pleine terre, le teint bruni, la bouche largement fendue sous une épaisse moustache rousse.

Joe Grebill, qui pouvait avoir trente ans, n'avait guère quitté son village de Northiam que pour aller suivre, à Londres, les cours

d'industrie agricole, fort sommaires à cette époque, et, selon le désir de son père, lord Algernon Grevill, se polir un peu dans une sorte de club où se coudoyaient alors les hauts financiers, les bourgeois et les artistes (depuis, ces promiscuités n'existent plus).

C'est là qu'il s'était lié d'amitié avec quelques peintres, à qui, d'accord avec lord Algernon, il offrait, venue la belle saison, l'hospitalité de *Thornton-House*, dont deux ailes, les plus considérables, ne sont plus que des ruines aujourd'hui.

Le meilleur ami de Joe était un artiste plus jeune que lui, dont l'Angleterre s'occupait déjà, bien qu'il n'eût pas encore trouvé la vraie voie dans laquelle il devait s'illustrer plus tard.

Il se nommait JOSEPH-MALLORD-WILLIAM TURNER.

C'est lui que Joe Grevill devait recevoir pour la première fois, dans l'hospitalière maison paternelle.

Admirateur fanatique de Claude Lorrain, William Turner n'avait guère donné au public, jusqu'à ce jour, que des pasti-

ches du maître français, mais il l'avait fait de façon si large et si magistrale que lorsqu'il exposa, dans son atelier, sa belle toile : *La fondation de Carthage*, on n'hésita pas à dire que Gelée était dépassé.

A quelle heure, dites-vous, Joe, que votre ami doit arriver ? interrogea Daisy Grevill en sortant de la maison, coiffée coquettement d'un large chapeau de paille fine, relevé sur le devant par un trio d'œillets rouges.

A trois heures, ma petite, et nous n'avons que le temps de faire notre tournée. J'oubliais même qu'il me faudrait aller du côté de Hawkhurst, car le bruit court qu'il y a par là une épidémie dans les étables.

— Et comment est-il, votre M. Turner ?

— Mais très gentil, très simple, un peu sauvage quand il n'est pas chez lui ; vous verrez, Daisy. Au reste, vous êtes trop curieuse.

Ce disant, ils gravissaient la pente qui mène à la Church-House, demeure du Recteur, le Révérend D^r Harrison.

— Est-ce que notre père était levé lorsque nous sommes partis ? reprit Joe.

— Pas encore, mais vous savez, Joe, c'était hier l'anniversaire de la mort de notre bien-aimée mère, il a été au cimetière avec moi, et il a beaucoup pleuré, je crains qu'il ne soit un peu souffrant.

Un silence se fit encore, puis Joe brusquement :

— Quel âge a notre père, Daisy ?

— Mais... soixante-dix ans, vous le savez bien, frère.

— Vous n'avez jamais songé à vous marier, petite sœur, fit Joe en adoucissant sa grosse voix ?

Elle le regarda effarée.

— Mais non ! mon grand frère. Comme vous êtes drôle aujourd'hui ! Je n'ai que dix-neuf ans, monsieur, — encore, pas tout à fait, — et jusqu'à ce jour, ajouta-t-elle sur un ton comique, mon cœur n'a pas battu pour vos beaux villageois de Northiam !

Le frère et la sœur étaient arrivées devant la petite maison blanche du pasteur : l'entretien cessa.

La porte s'ouvrit, le Révérend D^r Harrison lui-même, un gros homme au teint

rougeoyant, introduisit ses visiteurs dans un étroit salon dont le principal ornement consistait en un orgue antique, flanqué de vieux cahiers de musique religieuse. Une table, quelques fauteuils.

— Demain, mes enfants, nous chanterons le n° 18 du Messie de Haendel : « He shall feed his flock like a shephred ; » le connaissez-vous, miss Daisy ?

La jeune fille s'approcha de l'instrument devant lequel Joe s'était assis, déjà préludant, et, d'une voix assurée et pure, commença :

« Il nourrira son peuple comme fait un berger ses moutons... »

Ce fut aussitôt un envollement de notes perlées qu'apaisaient les sonorités de l'orgue, quelque chose comme une grande et solennelle mélancolie transposée par une voix d'oiseau, un rythme austère roucoulé plutôt que dit, et dont les stances avaient la grâce d'ailes blanches dont les pennes eussent été les cordes palpitantes d'un téorbe aérien.

Le Révérend D^r Harrison s'était affalé dans son vaste fauteuil, et, les yeux à demi

fermés, écoutait, plongé dans une béatitude.

Les versets se succédaient, scandés tantôt avec lenteur comme si la voix eût voulu mourir, tantôt forçant la mesure et s'élançant ainsi que des appels à quelque printemps céleste promis aux fleurs naissantes.

Le chant s'arrêta sur un long point d'orgue, et le Révérend, éveillé de son ravissement, se dressa :

— Bravo, bravo, little Daisy, c'est tout à fait bien, vous n'avez jamais ainsi chanté... Mais, ajouta-t-il timidement, sa vieille peau tannée devenant tout à coup écarlate, ne croyez-vous pas que c'est interprété d'une manière un peu... comment dirai-je, un peu profane ? Ne pensez-vous pas, Monsieur Joe ? ajouta le brave homme en s'adressant à Grevill, qui restait à sa place, feuilletant avec quelque impatience la partition du maître.

L'accompagnateur regarda le Révérend Harrison, qui avait repris son air candide, tandis que Daisy rougissait un peu, et lui répondit banalement, comme si elle n'avait pas entendu la question :

— C'est une admirable musique.

V

L'amour, chez la jeune fille, n'a pas les matérialités que soupçonnent d'aucuns sceptiques. Nous nous laissons volontiers aller à croire et surtout à dire — sans le croire — que la pureté n'est plus de ce monde et que les âmes virginales ont inévitablement subi les atteintes d'une science que nous voulons bien qualifier de vague. En réalité, l'innocence — le mot est peut-être un peu bien... innocent — n'est pas une vertu si rare.

La femme, enfant malade et douze fois impur, comme l'a dit Alfred de Vigny dans son beau poème : *La colère de Samson*, a souvent toutes les exquisés ignorances de

l'enfant. Si elle cherche à déchirer les voiles, elle est la première à en souffrir, les réalités ne valant jamais les rêves, et souventes fois elle préfère, d'instinct, rester dans le drapement de ces mousselines, qui lui donnent toute grâce.

Le rêve, alors, est un vrai rêve, plein de voltigeantes illusions, de calmes douceurs, d'idéals longuement caressés dans la tiédeur des nuits. Elle pense, l'enfant, à ce prince charmant qui lui viendra quelque jour d'elle ne sait où, mais qui viendra, oh ! elle en est sûre, lui demander, avec une voix de caresses, de la suivre en la puissante vie. Rien de matériel ne s'allie à cela, ni les soucis de l'existence, ni les douleurs à venir, et, comme d'occultes palmes, la vision inconnue et bien-aimée évente la jeune fille et lui fait de calmantes rêveries.

Daisy Grevill, qui n'avait jamais quitté le toit familial, était de cette race intacte et blanche ; élevée austèrement, elle avait vécu en fille des fleurs, dans l'air vif des campagnes, et rarement eût-on pu la voir dans la grande ville qui lui faisait peur et l'ennuyait à mourir. Ayant peu vu et peu lu,

elle n'avait guère eu le temps de devenir romanesque, et son âme neuve était prête aux plus subtiles empreintes.

Certes, elle pensait parfois au mystérieux avenir que lui amènerait le compagnon promis par la destinée? mais la vision n'était pas stable; elle tardait à se préciser et s'évanouissait dans une fraîcheur d'éclat de rire.

Daisy avait bien d'autres chats à fouetter.

Le « doux cœur » viendrait quand il voudrait, mais Daisy n'avait pas besoin de lui pour lisser ses boucles blondes, pour dire sa prière à l'aube, tremper son pain grillé dans le *cocoa* mousseux, aller cueillir le bouquet de table, nouer la cravate de son bon père, caresser les chevaux de Joe et donner un morceau de sucre à « Little Girl », la petite jument café-au-lait.

Elle n'avait pas le besoin d'un *sweet heart* pour faire sa promenade jusqu'au moulin, porter un flacon de sherry à la vieille Mab, visiter tous ses pauvres; pour s'asseoir au clavecin et vocaliser en pluie de perles; pour aller à l'office dans sa coquette robe blanche à nœuds roses qui lui

faisait un air de bergère-Trianon et donnait des distractions au Révérénd D' Harrison.

— Si le *sweet heart* voulait venir, on verrait, n'est-ce pas, Daisy ?

Un galop approchant tira Daisy de ses réflexions. Il cessa devant la porte et l'on entendit de nouveau la grosse voix de Joe :

— Allo ! allo !

Le garçon d'écurie accourut, tandis que Joe mettait pied à terre.

Daisy vint à sa rencontre :

— Eh bien, ces étables ?

— Bah ! cette fameuse épidémie n'est rien du tout, une vache est un peu dérangée ; elle aura entendu chanter le bedeau Thomas et ce lui aura tourné le sang ! Vous irez la guérir, petite sœur, si vous vous y mettez comme ce matin chez M. Harrison. Je n'ai pas voulu vous le dire tout de suite, mais si vous chantez ainsi demain, les anges vont protester.

Maintenant, tout est-il en règle ?

— Oui, oui ?

— Et le père ?

— Le voici, interrompit une voix. Lord

Algernon Grevill parut au seuil de la porte. Vieillard très droit, portant haut un front encadré de cheveux blancs qui se couchaient en boucles sur le collet de velours d'une longue redingote. Les yeux de la famille, avec l'expression semblable, mais plus voilée et plus méditative.

Les vieilles gens ont des ombres dans l'œil; c'est comme une chambre obscure où l'on percevrait des tombes, des douleurs faites formes, des printemps fanés et des hivers noirs; les vieilles gens concentrent en cette obscurité du regard la préoccupation des soirs qui s'achèvent; ils ont si bien la sensation des jours comptés qu'ils se hâtent, pour accomplir tout ce qu'ils peuvent de bon, de tendre et d'utile; et c'est ce pensif et touchant souci qui donne à leur œil reposé comme le premier reflet bleu d'un paix éternelle.

— Oui, mes enfants, me voici, et en grande toilette comme vous voyez, pour recevoir votre barbouilleur, Joe, continua Lord Grevill. Ah! ça! mais il est déjà célèbre, ce petit Turner! C'est égal, grommela-t-il, drôle de métier!

— Mais non, dit un peu vivement Daisy, je trouve cela très beau. On est libre, on voyage; tout ce qu'on voit, on peut le rendre, le transformer selon son âme, et si la gloire vient, on la prend.

— Brrr! Daisy qui fait des discours. Elle a certainement quelque chose aujourd'hui, marmotta Joe.

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur?

— Je dis que je demanderai au Révérend de vous envoyer en mission pour convertir à notre sainte religion les peintres du Mississipi. Vous parlez comme un membre du Parlement.

— Grand fou!

— Quelle heure est-il? fit lord Grevill, interrompant l'escarmouche.

— Trois heures, mon père.

VI

A peine ces deux mots étaient-ils prononcés, qu'un roulement de voiture se fit entendre dans la distance. Lord Grevill et sa fille rentrèrent dans la maison, tandis que Joe ouvrait la petite porte qui donne sur la route. Une voiture de poste dévalait la pente, conduite par un postillon qui cinglait de grands coups de fouet ses deux chevaux trapus et musclés.

Dans la voiture, un jeune homme.

— *All right*, William, fit Joe en ouvrant lui-même la portière du coche et tendant les deux mains à l'étranger; voilà ce qu'on appelle de l'exactitude! De la part d'un artiste, c'est superbe!

— Par Jupiter, mon cher Grevill, c'est peut-être la première fois que cela m'arrive, mais je vous promets bien que c'est aussi la dernière. Lorsque, il y a dix minutes, j'ai dit timidement à ce diable de postillon que nous étions en retard, le coquin s'est mis à fouetter ses bêtes avec un tel entrain que les damnées se sont emballées et nous ont menés comme l'éclair. Je ne sais vraiment pas comment nous n'avons pas versé trois fois dans le fossé. Enfin ! little Turner n'est pas mort comme vous pouvez le voir ; seulement il a une faim de loup et une soif de Sahara !

Le voyageur, qui avait débité tout cela avec une rapidité extraordinaire, semblait avoir passé la trentaine, bien qu'il n'eût guère que vingt-cinq ans. C'était le Turner tel que nous le connaissons par le portrait qu'il fit de lui-même et qui figure à la *National Gallery* ; presque joli, quoique le front fût un peu plissé ; les yeux très profonds, le corps souple et remuant, le geste évocatif, ce geste du peintre, qui, rapportant tout à son art, dessine sa pensée d'un coup de pouce dans l'air.

Lorsque les deux amis furent entrés dans la salle à manger, où l'on n'avait, vu l'heure irrégulière, dressé qu'un couvert : « Eh ! bien, dit Joe, si vous avez soif, voici de quoi vous désaltérer, et ce roastbeef froid dispute à ce jambon l'honneur de vous soutenir jusqu'au dîner. On va porter les bagages à votre chambre qui communique avec la mienne, et quant à votre attirail de peintre, je l'ai fait mettre dans une énorme salle sous le toit, une caverne qui, je pense, vous ira très bien comme atelier. Au reste, vous vous arrangerez, nous sommes tout à vous.

— Ah ! ah ! dit gaiement Turner en se versant une grande rasade d'ale, voilà qui est fort bien, mon cher Joe, et d'autant mieux que, je vous en avertis, j'ai l'intention d'user et d'abuser de votre hospitalité. J'ai renvoyé mon domestique, ma femme de ménage, la clopinante Elisabeth dont vous connaissez la grâce octogénaire, fermé à double tour ma baraque de Queen's Anna Street, et je demande de l'air et du soleil pour me débarbouiller de ce diable de brouillard londonien qui vous écrase les

yeux! Ah! mon bon, je vous montrerai des choses, des choses que j'ai là dans la caboche, vous verrez, cela viendra. Connaissez-vous John Crome? un imbécile, John Crome, qui fait des paysages, oui des paysages, comme si tout le monde savait faire ça! Il peint la nature, John Crome, et il oublie d'y mettre du plein air; c'est étouffé, c'est mort, pas de vraie lumière, pas de soleil.. Donnez-moi donc encore un verre de cette ale,... John Crome... très bonne cette ale... Ah! fixer le soleil!...

— Affreux bavard! tenez, en voilà un petit rayon!

Daisy entrait, avec son joli sourire, rougissant un peu, et salua d'une révérence exécutée dans toutes les règles. Elle tendit ensuite la main au peintre qui s'était vivement levé et lui dit avec simplicité, d'une voix très douce : « Vous êtes le bienvenu, monsieur Turner ».

Il y eut le silence embarrassé des premiers moments, silence que rompit l'arrivée du vieux lord. La glace fut tôt rompue et, deux jours après, William Turner était de la maison.

L'hospitalité anglaise a ceci de spécial qu'elle ménage inquiètement la liberté de chacun. Avez-vous franchi le seuil du logis, vous êtes absolument chez vous, ne rencontrant âme qui vive sur votre chemin, comme si l'on voulait vous faire croire que vous êtes le propriétaire et le maître. Le vrai chef s'efface, et seulement à l'heure des repas qu'annonce un coup de cloche, on se retrouve comme par hasard autour de la table commune.

Cela devait convenir à Turner. Ce fils de coiffeur, tôt échappé de la boutique paternelle, avait un instinct de folle indépendance. A Londres, on était accoutumé à le voir disparaître subitement pendant des mois, pour des voyages mystérieux dont il ne rendait compte à personne; il aimait à se perdre, à se faire oublier, pris parfois d'accès de misanthropie, qui le jetaient tout entier dans son art.

A Northiam, durant les premiers jours, il s'orienta d'abord. Levé de grand matin, il portait, un album sous les bras, et, pendant de longues heures, allait à la découverte du pays. Il avait une prédilection

pour les hauteurs d'où l'on aperçoit, à perte de vue, la campagne déroulée en une onde de verdure léchée du soleil, les bois dont les cimes accrochent les rayons, la blancheur éclatante des cottages parsemés çà et là. Turner s'arrêtait, appuyé à quelque barrière, les yeux plongeant dans l'or des plaines, et souvent il s'oubliait à monologuer, apostrophant l'horizon comme un insaisissable ennemi. Déjà s'indiquait en cette nature nerveuse la maladie *de la lumière*, qui devait le saisir un jour et l'épanouir violemment aux transpositions audacieuses du prisme. L'heure tintant à l'église voisine l'arrachait à ses lumineuses extases, et l'âme en feu, les yeux grands ouverts à une vision plus magique que les réalités bues, le peintre redescendait rapidement vers Northiam, montait à son belvédère, et, avec fièvre, notait des tons incompréhensibles sur de petites toiles vierges, qu'il rejetait ensuite au loin d'un geste de colère.

La mauvaise humeur de ces luttes passait vite dans le coude à coude des repas où Joe apportait sa grosse cordialité de

campagnard, lord Grevill sa douceur calme
et Daisy son charme délicat, sa voix ailée
et sa jeunesse blonde.

VII

Le lendemain même de son arrivée, William avait été doucement séduit par la jeune fille. C'était un dimanche, et, à dix heures du matin, tout le monde de *Thorn-ton-House* se trouvait dans le *drawing-room*. Daisy avait arboré une toilette de mousseline piquée de nœuds rouges, et les trois hommes, en vêtements sévères, égayaient encore, par contraste, cette vivante tache de clarté.

Comme il arrive fréquemment dans la contrée, le soleil était voilé ce jour-là — mais indéfinissablement. Une buée d'un gris délicat s'étendait au loin, couvrant la lumière comme d'une gaze impalpable et

translucide, attendant quelque affilé rayon qui la trancherait de sa lame d'or.

On sortit. Daisy marchait la première avec Joe qui devait l'accompagner, au jubé ; le vieux lord venait ensuite côte à côte avec Turner qui, silencieux, notait en ses prunelles l'irradiation mystérieuse de ce matin d'été.

La grand'route qui mène à l'église s'animait rapidement ; à chaque minute, des couples sortaient des maisons qui la bordent, apparaissaient à la barrière des haies, et bientôt c'était comme une procession recueillie ascendant vers le temple du Seigneur.

Les portes s'ouvrirent, la foule entra, le village et les demeures restèrent sous la garde du ciel. L'office commença.

Aux paroles du prédicant répondaient les chœurs, avec une monotonie découragée ; puis la voix du pasteur reprenait en paroles apostoliques, qui paraissaient verser un sang de foi dans les veines doutantes :

« O Dieu ! nous avons ouï de nos oreilles, et nos pères nous ont raconté les exploits que tu as faits en leurs jours et aux jours

d'aparavant... » Et la foule clamait d'une voix plus puissante :

« O Seigneur ! lève-toi, aide-nous et nous délivre pour l'amour de ta gloire, et jette les yeux de miséricorde sur notre affliction. »

Le prêtre dit : « Prions Dieu. »

Les assistants se levaient, le front bas, et la prière muette vibrait dans la nef.

Puis, soudain, une voix s'éleva seule, comme une blanche colombe, et monta vers la voûte.

William, qui s'était accoudé contre une colonne, eut un tressaillement, une impression presque douloureuse, comme si ses nerfs eussent été trop brusquement saisis. Il se roidit, la main fébrile, la tête bourdonnante, et écouta.

La voix disait :

« Il nourrira son peuple comme un berger paît ses brebis et les protège de sa main, avec plus de douceur pour celles qui doivent être mères. »

La phrase musicale commençait, lente et descriptive, évoquant la promenade du pasteur dans le champ des âmes, puis

s'animait, se transformait en un appel triomphant.

Et la voix hymnait :

« Venez à Lui, vous tous qui peinez!
Venez à Lui, vous tous que les fardeaux
accablent!

» Et il vous donnera le repos. — *And he
will give you rest!* »

Daisy mit toute sa flamme dans ce chant plein de tendresse et de foi ; par instants, un trille discret, à peine indiqué, allégeait le thème : c'est ce qui avait choqué le Révérend D^r Harrison, sans qu'il comprît la cause de cet effet spécial. Cela donnait à la solennelle musique de Haendel un parfum de fraîche jeunesse, comme un pépiement d'oiseau perdu parmi les ogives ; de plus, Daisy, accompagnée par son frère qui savait ses caprices, aimait à forcer, à doubler même les mesures lorsque les paroles devenaient plus passionnantes, comme aussi à les alentir — tel un déroulement de longues écharpes — lorsque les versets traînaient une plainte découragée.

Et l'orgue reprenait à présent le chant pastoral, élargissant la houle grondante

de ses vagues, et remplissant l'église de son bruit de marée, comme si les accords eussent voulu, d'un élan suprême, franchir les falaises de l'Éternité.

VIII

Lorsque l'office fut terminé, Turner laissa s'écouler la foule, et, seul presque dans l'église, semblait plongé dans une méditation infinie.

L'artiste avait sans doute trouvé, dans les lueurs de la voix limpide, un rapport secret avec les propres transpositions qu'il rêvait ; les notes : des rayons — les accords : des nappes de clarté — les arpèges, les trilles, toutes les fioritures : une étincelante pluie de perles broyées et d'or fondu, s'évaporant aux apothéoses auréolées d'un divin arc-en-ciel.

Turner demeura longtemps en cette extase, hypnotisé par sa vision de lumière et

d'harmonie, puis, comme à regret, il reprit le chemin de *Thornton-House*.

Lorsqu'il revit Daisy, vaquant aux soins du ménage, arrangeant, sur la table déjà dressée, un gros bouquet de roses blanches, il lui dit d'une voix mal assurée :

— Vous m'avez rendu bien heureux tout à l'heure, Miss Gréville; vous faites de la musique comme je voudrais faire de la peinture, avec de l'âme.

— Je suis très contente de vous avoir fait plaisir, Monsieur Turner, répondit-elle; chaque fois que cela vous plaira, nous irons avec Joe chanter à l'orgue — mais, fit-elle, avec un joli geste de coquetterie, il faudra payer...

— Et comment?

— J'ai toujours rêvé... elle zézaya un peu, n'osant continuer... puis très vite, d'un trac:... rêvé d'avoir mon portrait!

— C'est entendu, répondit vivement Turner, je vous le promets; nous commencerons demain, si vous voulez.

Daisy battit les mains, prise d'une joie folle, et sortit en criant : Joe ! père ! M. Turner va faire mon portrait. Quel bon-

heur! je mettrai la belle robe de brocart de mère, et des œillets rouges, et de la poudre dans les cheveux; ce sera ravissant!

La voix de Joe gronda dans l'escalier :

— Voulez-vous bien vous taire, petite bavarde!

Le lendemain, Daisy était levée avant l'heure ordinaire, ayant rêvé toute la nuit de ce portrait qu'elle voyait déjà dans un grand cadre au-dessus de la cheminée de la *drawing-room*.

Elle descendit dans ce qu'on appelait *la salle des armoires*, et, armée d'un énorme trousseau de clefs, fiévreusement, impatientée de voir que les portes ne s'ouvraient point toutes seules, fourrageait dans les serrures.

Bientôt, tous les battants béèrent sur une série de robes accrochées dans de fins draps épinglés et étiquetés, exhalant un parfum de vieillerie auquel se mêlait le relent capiteux des aromates. Daisy trouva aisément la robe convoitée, sombre, bouffant vers la taille en vertugadin fleuri de roses brochées; dans un carton proche, le corsage

très long et très effilé, taillé pour amincir le buste et remonter la gorge.

L'enfant tapota les plis de la toilette, et, après avoir soigneusement clos la porte, s'habilla avec lenteur, puis s'aperçut tout à coup qu'elle avait oublié la coiffure et qu'elle restait dans la salle aux armoires où il n'y avait pas même une glace! Elle enleva de nouveau la jupe, remit « sa matinée » et, tenant sur son bras sa lourde robe maternelle, d'une main le grand carton d'accessoires, elle alla s'enfermer dans sa chambre où devait s'élaborer l'alchimie coquette de son attornage.

Il était bien dix heures et demie lorsque Daisy fut satisfaite d'elle-même. Elle jeta un dernier coup d'œil sur sa toilette, prit alors un petit bout de fin papier et, de sa main la plus légère, écrivit des pattes de mouche qu'elle donna à sa femme de chambre :

« La marquise Daisy mande au peintre de la Couronne qu'elle est prête à lui faire une visite. »

Le billet envoyé eut aussitôt sa réponse :

« L'humble William Turner est dans

son clocher à la disposition de sa très gracieuse souveraine et marquise Daisy-Flower-Sunshine Grevill. »

Il y eut aussitôt dans l'escalier un froufrou de soie, et Daisy, quelque peu embarrassée dans les plis fastueux de sa robe, monta vers le ciel de Turner.

Celui-ci avait ouvert toute grande la porte de l'atelier, et attendait, l'appuie-main à l'épaule, rigide comme un gardien de la Tour de Londres.

— Suis-je bien ainsi, fit Daisy, toute confuse ?

— Adorable ! une petite pointe de noir à la commissure des lèvres pour aviver l'incarnat de l'épiderme et ce sera parfait.

— Tiens ! comme il fait drôle ici, reprit Daisy ; c'est la première fois que j'y viens ; Joe m'a toujours dit que c'était plein uniquement de vieilleries et de poussière... Mais c'est très bien arrangé !

De fait, il eût été difficile de trouver plus de clarté et d'espace. Le grenier contournaît deux ailes de la maison, en une longue salle principale cassée à son extrémité vers la gauche, faisant ainsi deux pièces dis-

tinctes et deux prises de lumière. Le plafond consistait en un fouillis d'énormes poutres de chêne noirci, s'enchevêtrant sous l'envers des tuiles. En deux jours, sous la direction de Joe, une partie de la toiture avait fait place à de vastes baies vitrées par lesquelles le soleil entrait à pic, rendant même, à certaines heures, le séjour inhabitable.

C'est là que, en belle place, Turner avait dressé sur de hauts chevalets, en l'honneur de Daisy, ses dernières œuvres encore inachevées : *Le soleil se levant dans un brouillard* et *Les adieux de Héro et de Léandre*.

— Vous êtes la première à les voir, dit Turner à Daisy, qui s'était arrêtée en admiration.

Elle alla de l'une à l'autre toile, les yeux papillotants, décontenancée et saisie par cet art qui, pour elle, ne ressemblait à aucun autre. Sa pensée se perdait dans la fumée lumineuse de ce soleil levant, de cette mer aux ondes nacrées, où dorment, en un balancement de berceaux, les barques de pêcheurs, tandis que des trois-mâts, fondus parmi la buée d'or, semblent autant de

vaisseaux-fantômes prêts à appareiller pour disparaître en un horizon de clartés mystiques. Au premier plan, la plage où les pêcheurs étalent leur marée; un bout d'estacade vermoulue et croulante, et, dans un insensible recul, les formes s'estompant de proche en proche, jusqu'à des lointains humides se confondant avec le ciel voilé.

A côté de ce chef-d'œuvre, un autre, fait de pénombre : le temple de Vénus, immense, élevé dans la nuit, avec des successions d'escaliers énormes alternés de jardins suspendus, de palais aux architectures compliquées et géantes; plus haut, des tours encore, dépassant les nuages, brisant la nuit et reparaissant, après avoir forcé les clartés lunaires à baigner de blancheur leur tiare de pierre, leurs lourdes masses qui dominant l'Océan, leurs phares incrustés dans des bases si profondes qu'elles plongent au cœur des sables, ainsi que les défenses de quelque monstre enseveli vivant sous des granits insondables. Au bas de ces fabuleux palais immobiles, une anse ouverte sous l'Hellespont se ruant, là-bas, vers la mer Égée; et, près d'un rocher d'où

leurs regards peuvent envelopper les étendues grondantes, sous l'œil blafard de l'astre que voilent à demi les nuées en furie, bercés par le choc des eaux qui se brisent contre les murailles de basalte, en roulant leur écume de vagues formes nues ; petite devant cette écrasante immensité, Héro, la prêtresse de Sestos enlaçant de ses bras Léandre, l'amant qui va bientôt partir, porté sur la croupe affolée des vagues, vers Abidos, allumé dans le lointain des premières lueurs de l'aube. Et les nymphes éclairent de leurs lampes fouettées de vent le couple prolongeant ses adieux dans les ombres transparentes de la nuit qui s'achève.

IX

La pose commença. Daisy, un peu intimidée par le regard du peintre qui la *cherchait*, lui donnant d'un geste des indications, se fâchant sur le jour qui ne tombait pas à son gré sur la face, rosée à présent, de la « petite marquise ».

Il donna rapidement les premiers coups de fusain, chercha la ligne, posa çà et là des traits modifiés aussitôt d'un coup de manche étendant une ombre, tandis que Daisy faisait naïvement tous ses efforts pour se tenir immobile.

— Mais bougez donc, Miss, fit Turner, par le ciel? je ne veux pas peindre une statue. Parlez! racontez des his-

toires, chantez, tout est permis, sauf la danse !

— Ah ! c'est ainsi !

Et le bavardage fut interminable ; c'était la véritable intimité commençant, d'abord en propos vagues sur toutes choses, puis, peu à peu, menée vers les préférences mutuelles.

Daisy avait peu appris et beaucoup deviné ; d'aucuns de ses mots, d'aucunes de ses idées avaient le charme de quelque chose de neuf spontanément éclos.

Turner n'était guère plus savant qu'elle, il avait seulement *le don*. Sans avoir jamais vu la Grèce, pour ne citer qu'un exemple, il en avait tracé quelques paysages, sites impossibles et féeriques qui *devaient*, disait-il, être ainsi.

Ingénument, il contait à Daisy ces mystifications de génie, et reprenait, après des silences, en hachurant sa toile à petits coups :

— Comprenez-moi, Miss, vous regardez la nature ; c'est très joli, la nature, mais cela ment au rêve. On veut saisir la lumière ? Elle est partie ; mais là, dans la cer-

velle, on l'a gardée, cette lumière, et lorsqu'on l'en fait sortir, elle est plus belle puisque notre pensée y est désormais contenue. Tenez! vous, hier, vous chantiez ce morceau du « bon berger ». Du Haendel. oui, je sais, c'est beau, c'est grand par soi-même, mais c'était mieux hier, et peut-être Haendel n'eût-il pas reconnu sa musique! A des heures, il me semble que le Créateur doit en vouloir aux peintres d'avoir rendu sa nature plus belle.

Daisy se prit à rire, puis, gaminement :

— Il a sa revanche avec les petits barbouilleurs, comme dit le père, qui la font plus laide!

— C'est une pointe, prenez garde, marquise, je vais vous faire le nez de travers!

— Allez toujours, je vous abreuverai de fausses notes.

— Vous ne pourriez pas!

— Non? écoutez donc!

— Grâce, supplia l'artiste, je vous ferai le nez droit, je vous le promets.

Et ces badinages se prolongèrent pendant les quinze jours de séances, régulièrement chaque matin; c'était une flirtation

joyeuse, de petites batailles de mots décochés, qui rapprochaient de plus en plus les jeunes gens.

Certes, il n'y avait là qu'une amitié sans tendresse, un affleurement de deux âmes qui se comprenaient en s'estimant.

Daisy ne voyait que Turner à ce moment, il est vrai, mais Turner voyait en elle, outre Daisy, le *modèle*, la petite marquise. Rien ne pouvait *le* détacher de l'œuvre commencée, et autour de ce modèle la jeune fille voltigeait en paroles, comme un accessoire ailé dont l'artiste subissait simplement le charme indécis et superficiel.

Au quinzième jour de pose, étant entrée dans l'atelier, Daisy trouva Turner assis, le menton dans la main, sombre, et contemplait son ébauche lacérée de deux grands coups de couteau.

— Mon Dieu ! qu'est-ce cela ? cria-t-elle.

Lui répondit, rageusement, avec un geste de dépit :

— Ce que c'est, ce que c'est ! Il y a que c'était mauvais, mauvais, mauvais !

La jeune fille, prête à fondre en larmes, s'appuya sur le chevalet :

— C'est mal d'avoir déchiré cela, vous deviez me dire.... je vous en aurais empêché.... Alors, ajouta-t-elle, le cœur gros, alors c'est fini?

Turner bondit à ce mot :

— Fini! jamais, nous recommençons demain.

Fini, allons donc!.... puis subitement calmé par le sourire triste de la petite, il dit en plaisantant :

Vous savez, l'autre, là haut, il serait trop content?

— Ne riez pas de cela, William.

Il la regarda, surpris de ce nom qu'elle lui donnait pour la première fois; il plongea ses yeux dans ceux de Daisy, et ce fut comme des aveux soudainement échangés. Turner prit la main de l'enfant confuse et doucement lui dit :

— Venez demain, je pense que cela ira mieux; vous comprenez, miss Daisy, il me semble qu'il me manquait une couleur.... et que vous venez de me la donner!

Et Daisy s'enfuit vers sa chambre où elle éclata en sanglots.

X

Resté seul dans son atelier — le soleil s'obscurcissant d'orageuses nuées — Turner regarda sa toile balafmée de coups de couteau et songea, devant cette esquisse assassinée.

A quoi bon? Pourquoi ne pas prendre le modèle, et l'emporter dans la vie, et lui faire le bonheur? Certes, à cette heure, il aimait encore moins Daisy que l'amour lui-même, mais n'en était-elle pas la palpitante vision? L'art? pourquoi? L'art? solitude éternelle, avec des cris vers l'impossible! L'art, impuissance qui ne cesse point; pierre que l'on essaie de planter à la crête de la montagne, et qui vous broie les ver-

tèbres! Lutter pour le beau qui vous échappe, ou le trouver peut-être, et puis mourir avec l'exécrable doute de son génie!

Avoir un éblouissement et le traduire en lettres d'obscurité; se tromper selon les autres hommes, être seul à s'admirer, et souffrir en se sentant si orgueilleux et en se sentant si petit!

Que n'allait-il à cette enfant-femme, lui dire : Aimons-nous! le reste n'est rien. L'art est le bourreau, mais la femme est la fleur du condamné. Tu seras la bien-aimée et la douce. Que tes bras soient les lianes enveloppantes de ma vie, et prenons notre essor vers les joies possibles à notre fragilité!

Lorsqu'elle parut au repas qui suivit la scène de l'atelier, Daisy avait les yeux battus, le regard intimidé. Comment, pourquoi avait-elle donné au peintre, à propos d'une plaisanterie innocente, son nom de William, modifiant ainsi leurs rapports, les rapprochant d'un coup, par une spontanéité inexplicable?

Daisy avait compris tout de suite les deux êtres qui vivaient en Turner : l'artiste

qu'elle admirait, et l'homme qu'elle commençait à aimer, et souffrit en pressentant l'éternelle rivalité qui fait des esprits supérieurs de mauvais *terrestres*.

Elle eut la perception d'un amour qui, fatalement, se partagerait entre elle et l'*autre*, celle qui brille aux étoiles et qui ravit l'artiste dans sa troublante ronde d'astres et de nébuleuses.

Rivale! la Voie lactée qui nourrit le berceau bleu des nuits d'été.

Rival, le soir se couchant au lit des étendues.

Rivale, l'aube qui se perle de rosée et qu'éveillent des chants d'oiseaux.

Rivale, la mer avec ses caresses de femme et ses puissantes fureurs, la mer chassée du ciel, qu'elle veut atteindre.

Rivale surtout, la lumière, la grande lumière grisante qui embrasse l'œil de ses élus!.....

Un moment, forte encore après l'attaque première, Daisy se demanda s'il ne valait pas mieux éloigner d'elle cet homme qui entrait dans sa vie. Mais lorsque Turner parut, l'air un peu triste, la voix douce

plus qu'à l'ordinaire, lorsqu'il lui pressa la main longuement, les yeux dans les yeux, elle dut baisser les siens et se dire qu'il était trop tard, l'amour étant venu; les deux cœurs étaient fiancés, ils le comprirent aussitôt et pas n'eurent besoin de se le dire.

Désormais, ils pénétraient dans cette phase exquise que, dans certains pays, l'on a la touchante idée de prolonger. Pourquoi se presser d'unir ce qui, spirituellement, est uni déjà? Pourquoi ne pas arrêter longtemps cette messe au chaste *Credo* d'amour, et vouloir s'élancer dans l'inconnu lorsque le *Connu* s'adonne de gemmes si précieuses? Une sottise manie nous entraîne à voyager vite, sans compter les stations et sans regarder les paysages qui se déroulent. Ce que nous voulons en notre stupidité, c'est arriver au terme; et, lorsque nous y sommes, nous nous retournons en disant : Qu'ai-je été si hâtif et qui m'empêchait d'accomplir avec lenteur le pèlerinage de ma destinée? Les joies sont si rares et les tristesses si longues; on tient les unes et l'on veut aussitôt tenir les autres, par un

incompréhensible besoin de souffrir qui n'est jamais satisfait...

En Angleterre, avant les fiançailles, on a cet état de rapports spécial et supplémentaire de bonheur qui est la *flirtation*. Heure où l'on s'ignore, mais où l'on sympathise garçonnement; échange-t-on des mots un peu doux qui dépassent l'indifférence, c'est sur un ton qui a l'air de dire :

« N'attachez pas d'importance à cela. »

On s'appelle : *My dear*, en camarades, avant de s'appeler *My darling*, en amoureux. On s'examine enfin sans engagement; on joue, on cause, on a quelques attentions privilégiées, mais on est encore loin l'un de l'autre, tout en se tutoyant du regard.

Ces mœurs — ces *customs* — choquent un peu notre tendance au romanesque immédiat, mais ne valent-elles pas les promenades sous les tilleuls et les langueurs voulues que nous affectionnons?

Après la *flirtation*, d'ailleurs, toutes les jolies sentimentalités viennent peu à peu, mais elles ont quelque chose de puritain qui ne messied pas. La jeune fille anglaise veut un homme vrai, solide de corps et de

cerveau — les spiritualistes nous entendent — qui soit *able* à la protéger, et, si elle penche la tête d'un geste caressant sur son épaule, c'est pour écouter battre une forte poitrine.

Quoique vigoureux, Turner avait surtout la puissance dans la pupille. En son œil léonin se concentrait tout l'effort de cet esprit inquiet, ardent aux grandes œuvres entrevues dans des éclairs d'orgueil. Ces lueurs, presque farouches, auxquelles se mêlait un égarement, s'éteignaient en une douceur presque féminine, lorsque les yeux de l'artiste se pacifiaient. Aux phosphoriques clartés qui s'allumaient parfois dans la nuit de ses prunelles, succédait alors comme un humide voilement, et le regard se lénifiait de tendresses infinies.

Ces deux états d'âme avaient également impressionné Daisy. En l'un, elle voyait l'artiste à la volonté puissante, brutalisant l'art qu'il jurait de faire éclater d'un coup de poing formidable, donné sur la gangue d'un soleil emprisonné; en l'autre, elle trouvait l'amant promis, inquiet de tendresses exquises, adoucies encore par d'harmo-

nieuses paroles. Elle se voyait déjà, consolant les heures de découragement, enflammant celles d'enthousiasme, et mêlant à l'amoureuse affection, l'ambition du génie trouvé, arraché à l'impossible et bouleversant le monde de chefs-d'œuvre jetés, d'un grand geste d'insolence et de défi, à l'admiration des foules.

XI

C'est si simple de s'aimer et si vain de ne pas le faire! Nous passons des jours et des ans, seuls avec nous-même, dans un égoïsme de vieux garçon ou une malconduite de viveur; nous piétinons sur ce qu'il y a de plus pur, de plus vrai, de plus sincère et de plus naturel en nous: le besoin d'aimer. Il semble que nous ayons peur d'être responsables, toute la vie, d'une vie plus frêle, et nous reculons cette date où le cœur s'ouvre quand même et s'épanouit en gerbes d'aveux. Les affections, les amitiés, les dévouements qui sont parfois délectables, les gloires ou simplement les succès, ne vaudront jamais ce succès — ou plutôt cette gloire — de pos-

séder deux âmes au lieu d'une : la sienne et la *sienne*. Rien n'égalera la minute conquérante où vous aurez emporté, par une suggestion d'amour, le sourire qui consent et la main qui s'abandonne; et celui qui ne croit pas à cela, qui en rit ou s'en défend, est peut-être plus digne de pitié que de mépris.

Turner avait vingt-cinq ans, Daisy dix-neuf. Il était en pleine force de talent, elle en plein matin de beauté intelligente. Le sort avait décidé que ces deux rayons se croiseraient et tous deux en eurent une grande joie.

Les séances de pose reprirent, mais, cette fois, plus longues. La jeune fille, transfigurée, se laissait aller davantage à sa gaieté, et Turner la voyait maintenant bien vivante, le teint rose, la lèvre souriante, les yeux doucement ouverts à la route de félicité, au Chanaan des désirs humains.

Le peintre *senta* son œuvre: il avait bien dit qu'une couleur lui manquait et qu'il l'avait trouvée, cette couleur qu'aucune palette ne combinerait ni ne décomposera jamais, qui n'est pas la fleur nommée

« désespoir des peintres », mais pareille à cette autre fleur plus précieuse en sa mysticité : l'espoir des hommes!

— Regardez par ici, Daisy. C'est cela. A présent, veillez à ne pas faire la moue, j'en suis à la bouche et c'est le moment sérieux.

— Mais, je n'ai pas du tout envie de faire la moue, William, fit-elle en riant.

— J'espère bien! Gare! j'attaque la fraise avec ses jolies petites perles de sucre.

— Non! *Strawberries and seam!* répondit-elle en manière de rectification.

Cette séance-là fut interminable; mais, cette fois, tout le gros travail était fini, la grisaille bien venue, les premiers tons établis de main de maître.

Elle fut même si longue, cette séance, que la voix du grand Joe gronda encore dans l'escalier, tandis que son ascension un peu pataude faisait craquer les marches. Il frappa à la porte.

— Entrez.

— Eh bien! est-ce que vous dormez?

— Mais pas du tout; il est tard?

— Vous n'avez pas d'estomac, Turner;

tiens, voyons cela? Joe s'approcha du che-
valet et demeura coi, puis :

— Félicitations, mon cher William, il
me semble que, cette fois, vous y êtes.

Turner et Daisy se regardèrent, avec une
folle envie de rire.

— Je crois aussi que *nous* y sommes, re-
pondit gravement l'artiste, seulement ce
n'est pas encore installé.

— Que voulez-vous dire? fit Joe avec la
plus parfaite innocence.

— Terme de métier, mon cher. Il faut
encore des meubles.

— Ah! vous allez faire un fond meublé?

— Pas précisément, il faut que les tons
s'embrassent, se donnent la main, si vous
voulez, c'est ce que nous appelons « mettre
la couleur en ménage ».

Daisy avait peine à ne pas bouffer de rire;
heureusement la cloche du repas retentit et
Joe n'eut pas le temps de s'apercevoir de la
plaisanterie.

Lord Algernon Grevill, lui, n'avait pas
été sans s'apercevoir de la sympathie qui
s'était faite. Les vieillards voient vite les
changements d'âme chez les êtres qui leur

sont chers; ils ont une double vue, ou plutôt une double perception intérieure, et voient mieux et plus juste que les autres.

Un bas-bleu, M^{me} Gustave Haller, a tenté de soutenir ce paradoxe que l'amitié est possible, simplement, entre homme et femme dont les âges s'adaptent. Jules Barbey d'Aurévilly, un grand maître ès-critique s'il en fut, a renversé victorieusement cette fausse thèse. Il peut y avoir de l'indifférence et du respect : de l'amitié, point. Je ne sais quel proverbe (espagnol je crois) dit : « La femme est de feu, l'homme d'étoupe; le diable passe et souffle. »

Que cela est pittoresquement vrai !

Lord Algernon Grevill avait été rapidement éclairé par ce feu qui n'était pas du diable, mais plutôt d'une puissance bienveillante et providentielle. Il reconnaissait à Daisy un caractère de décision prompte, inébranlable, mais presque toujours judicieuse; il jugea bon de ne pas intervenir, guidé par le fatalisme anglais qui a inspiré cet autre proverbe humoristique :

« Celui qui doit être noyé ne sera pas pendu. »

XII

Le mois de juin finissait : la campagne, après quelques orages, s'était alourdie de fortes chaleurs, et le soleil dardait cruellement à certaines heures.

Un matin, lord Algernon Grevill, après le repas que l'on prenait régulièrement en commun, dit à son fils, en manière de proposition :

— Ne croyez-vous pas, Joe, que le moment est venu de nous enfuir à la côte ?

— Parfaitement, mon père.

Le maître de *Thorton-House*, que nous nommerions aujourd'hui un marquis de Carabas, était un des principaux propriétaires du comté de Sussex ; ses châteaux et

ses fermes, ses chasses et ses pâturages s'échelonnaient de Rye à la mer, en une dizaine de vastes domaines dont le plus considérable était *Grevill-Castle*, à Hastings.

Lorsque, aujourd'hui, en cette ville de bains, concurrente de Brighton et de Folkestone, on prend, dans le *Queen's Road*, une petite rue qui a nom *Castle Road* et se trouve en face de la plaine: *Cricket Ground*, on monte par des chemins fleuris, bordés çà et là de chalets et de cottages alternant avec de propres boutiques, l'on arrive à un plateau où s'érigent des ruines dont on connaît assez mal les origines, mais qui sont évidemment les débris d'un château fort antérieur au XII^e siècle.

Ce qu'il en restait vers 1800 n'a guère changé depuis. Les ruines, en Angleterre, sont conservées avec religion, et les blocs branlants sont étançonnés avec soin, lorsque le lierre n'a pas devancé le travail, en les calant de ses réseaux serrés.

Ce château, à trois cents pieds au-dessus de la mer, est, à l'heure actuelle, le rendez-vous des touristes. Certes, on l'a si bien entouré de soins qu'il a quelque peu perdu

de son allure ; mais, malgré les pomponnés jardins anglais semés de tables, de bancs, de chaises, qui détruisent l'illusion, il a encore l'air d'un phare éteint qui éclairerait l'océan d'une silhouette d'ombre.

Il n'était pas tout à fait tel au temps de lord Algernon Grevill. Celui-ci, bien qu'il ne fût pas le détenteur de cette ruine, avait veillé, par son influence, à ce qu'on n'en altérât pas le caractère.

Un peu plus bas, sur la côte, se trouvait le Grevill-Castle dont la construction remontait au xv^e siècle.

C'est là que, chaque année, aux mois les plus chauds, la famille du lord se réunissait autour de lui, dans la solitude d'un pays superbe, à des hauteurs que baigne discrètement — le domaine étant abrité par la falaise — l'atmosphère pure et saline montée des vagues. C'est là que le châtelain invitait son hôte et ses enfants à venir goûter la joie des altitudes et le spectacle des marines étendues jusqu'à l'arc de l'horizon.

Hastings ne serait plus reconnaissable pour celui qui eût pu survivre à cette déjà lointaine époque.

A présent, la ville est triple : elle se compose de l'*Old-Hastings* qu'habite la population des pêcheurs et des mariniers; le *New-Hastings*, absolument nouveau, avec sa digue énorme, ses magasins fastueux, ses théâtres, ses casinos, tout ce que le luxe balnéaire sait de plus moderne et de plus pratique; enfin, plus loin Saint-Léonards, faubourg plus nouvel encore — au moins en tant que digue — et qui n'est pas achevé.

Vers 1800, il n'y avait guère que l'*Old-Hastings*, une petite ville maritime de peu d'importance, encastrée dans le creux de deux rochers, où habitaient presque exclusivement les fiehermen, complices de contrebandiers de l'océan qui venaient, à l'heure nocturne de la marée montante, se défaire du produit de leurs rapines. Quelques grandes propriétés, situées sur le versant des *cliffs*, dominaient ce peuple de loups de mer, et accaparaient le sol d'une grande partie de la contrée. Vers la droite — le spectacle regardant les flots — se trouvaient déjà les embryons de la nouvelle ville et de Saint-Léonards, consistant en quelques habitations échelonnées devant le sable, et

en deux ou trois églises de lourd style, que le temps n'a pas attaquées.

Entre le champ des morts et les ruines du *Castle*, se trouvait donc le domaine de lord Grevill : un bâtiment au corps très vaste, flanqué de deux tours massives, des parcs, des jardins et des bois, dévalant la montagne et se continuant à perte de vue en terrain plat.

XIII

— Cela vous va-t-il, Turner?

— *All is right!* fit le peintre.

— Alors, reprit laconiquement lord Gre-vill, préparez vos bagages, nous partirons demain à 8 heures du matin. Daisy avait écouté, un peu inquiète, craignant que son ami, avec sa sauvagerie, ne reculât devant ce nouveau séjour en une nouvelle nature.

— Le portrait n'est pas fini, d'ailleurs...

— Le modèle n'est pas fini non plus, n'est-ce pas? répondit doucement l'artiste.

— Oh non, William, non! vous le savez bien.

Et, sous la clarté rose de la lampe, ils se dirent bonsoir, l'âme heureuse et inquiète.

Le lendemain, un grand *mail-coach* attelé de quatre vigoureux chevaux et suivi d'un char pour les bagages et les serviteurs, prenait à bonne vitesse la route de Rye.

Joe conduisait la voiture où avaient pris place : à l'intérieur, lord Grebill, sur l'arrière-banc de l'impériale, Turner et Daisy. De là, ils pouvaient embrasser le paysage à mesure qu'il se déroulait, et là aussi pouvaient-ils doucement causer, sous le parasol blanc de la jeune fille, de ces choses d'amour qui ne changent jamais et qui changent toujours.

Après leurs interminables causeries, les amants seraient bien embarrassés de répéter ce qu'ils ont dit, les folles choses que leurs voix ont échangées; et cela doit être ainsi, car ce n'est pas seulement la lèvre qui parle; ce sont les yeux qui se rencontrent, les mains qui se serrent: tout un langage qu'aucune sténographie ne pourrait saisir au vol.

Ce langage est de banalités, dira-t-on; soit! *pour les autres*; mais demandez à tous ceux, à tous les *lui* et à toutes les *elle*, qui, dans le calme des soirs de printemps, ont murmuré depuis des siècles : « Tu veux

partir ? l'aurore n'est pas venue ; ce n'est pas l'alouette, c'est le rossignol que tu entends » :

Wilt thou be gone ? it is not yet near day :
It was the nightingale, and not the lark,
That pierc'd the fearful hollow of thine ear,
Nightly that sings on yon pomegranate tree,
Believe me, love, it was the nightingale !

demandez à tous les Roméo et à toutes les Juliette si les romances au balcon, si les aubades du cœur dans un idéal clair de lune, sont banales ; et tous et toutes vous répondront que ceux-là seuls peuvent trouver ces choses ridicules, qui n'ont pas eu l'ineffable félicité de les connaître.

« Aimer, c'est bien, savoir aimer, c'est tout », a dit Droz ; le mot n'est pas juste ; on n'apprend pas à aimer, *on aime*, et plus l'amour est simple, plus il est pur et vrai.

Un autre écrivain — Jules Sandeau, je pense, a écrit : « La vérité est encore la meilleure des diplomaties. » Voilà qui est juste, surtout en amour ; chercher par des finesses ou des subterfuges à se faire aimer, c'est déjà prouver que l'on n'aime pas ; pour cela même, la passion la plus sûre est celle

qui vient sans malice et se conjugue de la façon la plus primitive : « je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons ».

Daisy disait : « Que c'est beau, la nature ! » ce qui est certes d'une simplicité enfantine.

Et Turner répondait : « La nature, c'est toi ! » ce qui ne veut rien dire du tout.

Et ce leur était exquis à dire, à entendre, et ils n'avaient pas envie d'en rire.

A mesure que les voyageurs avançaient vers Hastings, le site peu à peu changeait de caractère ; aux gras pâturages, aux bouquets de vieux arbres à la verdure sombre, succédait maintenant une végétation plus grêle ; le voisinage de la mer se faisait sentir dans les brises fraîchissantes, et la terre, de proche en proche, se sablonnait, jusqu'à, bientôt, prendre des teintes de dunes grillées par le soleil.

En une minute, apparurent les *cliffs*, grands rochers blancs, murailles de la mer montante vers le ciel et se continuant au loin, coupées parfois, comme si quelque géant leur eût donné des coups de massue, en une vallée déclive.

Hastings, avec ses petites maisons noires

attachées en grappes au naturel rempart, ouvrait ses deux rues principales, *High-street* et *All-Saints-street*, qui sont encore intactes aujourd'hui.

Au faite des rochers : la ruine du Castle hérissant des chicots de murailles sombres, déchiquetées, rigides et résistantes, malgré les rafales de huit siècles.

Les véhicules contournèrent la verticale falaise et la gravirent de flanc par une étroite route sinueuse. Il fallut tout l'effort des chevaux cravachés par les valets — Joe poussait des grands cris afin de stimuler ses bêtes — pour arriver à l'avant-dernier terre-plein, où l'on s'arrêta. Devant les voyageurs s'ouvrait une monumentale grille suivie d'une allée d'arbres colossaux, dans laquelle, fringants cette fois, les chevaux s'engagèrent.

On était à *Grevill-Castle*.

Daisy eut un bonheur en voyant le joyeux étonnement de William; elle lui avait dit, par jeu, que le domaine n'était qu'un humble cottage à peine assez grand, et soudain ils se trouvaient en face d'un château antique et seigneurial, pittoresque et superbe avec

ses deux lourdes tours aux larges fenêtres cintrées.

— Oh! oh! fit-il, voilà qui me paraît plus confortable que ma tanière de la *Queen's Anna!* Vous êtes une petite cachotière, miss Daisy!

— Etes-vous content, William?

— Si je le suis, mon aimée! fit-il, en lui tendant la main pour l'aider à descendre de voiture.

Déjà les valets décrochaient les bagages que d'autres transportaient vers les communs, et tout le monde entra par la porte principale dans la vestibule où, immédiatement à droite, s'ouvrait la salle de réception.

— Diable, exclama Turner, il ne nous manque plus que des armures démasquées et des lances; nous pourrions tenter quelques passes d'armes et tournois, n'est-il pas vrai, gente dame?

— En effet, messire, répondit-elle, et la dame de céans donnera son cœur au plus vaillant, à condition que ce soit vous, monseigneur, ajouta-t-elle tout bas.

La table, dressée au milieu de cette im-

mense salle, prenait un air microscopique, et la haute cheminée avec sa doublure de fer armorié semblait lui envoyer son dédain.

— Allons? fit Joe, nous sommes ici pour déjeuner! Ces trois heures de *coach* m'ont creusé à mort!

Lord Grevill entra, ayant remplacé son vêtement de voyage par une houppelande de velours noir à collet rouge, qu'il affectionnait particulièrement, bien qu'elle fût fort rapée.

Dans l'encadrement de la porte ancienne, il faisait, avec ses cheveux blancs, sa démarche lente, un effet superbe.

Turner s'exclama :

— Ah! milord! vous voilà comme un doge de Venise entrant dans son palais! Tableau! quel beau tableau à faire!

— Un doge de Venise un peu usé, mon cher monsieur Turner.

On se mit à table.

Joe, ayant avalé un vigoureux morceau de bœuf et une forte chopine d'ale, prit la parole :

— J'ai fait tout arranger, mon père, et vous n'avez à vous occuper de rien.

A vous, Daisy, vos appartements habituels — ceux de notre mère — à vous, Turner, on fait cadeau de toute l'aile droite. Le belvédère vous servira d'atelier ; en dessous, vous trouverez une chambre dans laquelle vous pourrez facilement évoluer à cheval, un lit de mère-grand qui peut contenir six personnes, des meubles du même genre. Quant à moi, j'ai ma petite chambre de l'aile gauche, près des écuries ; cela me permet de surveiller mes bêtes et mes hommes, ce qui est un peu la même chose.

— Allons, dit Turner, je crois que j'ai eu raison de congédier mon vieux Tom et de quitter ma thébaïde de Londres !

— Comme à Northiam, vous êtes chez vous, lui répondit le vieux lord, en regardant du coin de l'œil et avec un léger sourire Daisy qui frémissait de bonheur, et j'espère que vous ne fuirez pas *Grevill-Castle* avant les neiges.

Turner ne répliqua que par un long serrement de main, et l'on se leva de table.

— Et maintenant, cria Daisy, allons au *Castle* pour dire bonjour à la mer. La marée monte, il est deux heures.

XIV

Turner, nous l'avons dit, et son biographe, Raskin, l'a dit avant nous, avait le caractère inégal et fantasque. Passionné dans chacun des actes de sa vie, inquiet toujours, doutant parfois douloureusement de lui-même et de son génie, parfois follement orgueilleux, il avait tout ce qu'il faut pour inspirer les plus ardentes passions et causer les plus cruelles amertumes.

Daisy avait pressenti cela, elle se tenait toujours sur le qui-vive, craignant une brutale volte-face; mais le peintre n'avait pas varié; toute sa fougue sauvage s'était fondue en ardeur, vraie inaltérablement semblait-il, et la jeune fille n'eut pas à redouter les

coups trop vifs de l'*art*, son éternel rival. Turner ne pensait plus qu'au portrait de « la petite marquise », au portrait de la bien-aimée; il ne voyait qu'elle, et c'est presque avec humeur qu'il avait tourné du côté du mur les tableaux tant choyés, que l'amour, à l'heure actuelle, dépréciait.

Une crise devait survenir, le jour même de l'arrivée à Hastings. Après le premier repas pris au *Grevill-Castle*, Daisy, appuyée sur le bras de William, gravit la pente qui monte à la crête de la falaise, et ce fut entre eux encore, en cette ascension, un échange de paroles émues qui s'harmonisaient avec le silence de cette solitude.

Soudain, la pente s'interrompit et le ciel, la mer ensuite, apparurent dans un encadrement d'ogive croulante. Plutôt, ce n'était pas la mer, ce n'était pas le ciel, mais un lac interrompu sur lequel glissaient des boucles d'écume blanche, un lac d'un vert pâle d'où montait une vapeur infiniment bleue qui pouvait être le ciel. Et sur cette immarcescible transparence, sur cette nappe dont les nacres s'allumaient en facettes de soleil, des bateaux se berçaient sans bouger de place,

les voiles repliées comme pour un sommeil, tandis que l'ardente lumière du jour se couchait en gaze d'or sur la joaillerie sereine et dédaigneuse, les émaux scintillants et les gemmes argentées de la grande endormie.

Turner laissa tomber le bras de Daisy et demeura, seul avec la mer, extasié. Daisy souffrait-elle, comprenait-elle, avait-elle peur, car sans parler, l'artiste jetait cet hymne à l'océan :

Mer! c'est toi que j'aime! Mer, amante de la lune en la communion des marées! C'est toi que j'implore en mon inquiétude. Dis-moi tes secrets, dis-moi comment tu peux ainsi ravir l'homme et le transporter aux inaccessibles sommets! Viens à moi! Coule en mon âme, en mon œuvre, et je te serai fiancé.

Mer! c'est toi que j'aime! Tes colliers de vagues, enroule-les autour de mon art; tes perles, laisse-moi les pétrir en couleurs lumineuses plus belles que la voie lactée; ce « ciel poudré d'étoiles » roule-le dans tes flots pour que je devine, que je voie, que je sache de quels brillants divins, de quelles malachites, de quels portors sombres veinés

de Tile, de quelles aiguës et de quelles opales ils sont faits!

Mer! c'est toi que j'aime, que je sens, que j'invoque. Elève vers moi l'odeur de tes algues, de tes varechs et de tes sels assoiffants; élève vers moi tes écumes fauves et tes lames bourdonnantes; bondis en gerbes pleines d'arc-en-ciel, enlève-moi sur l'aile de tes vagues, roule-moi dans tes velours: engloutis-moi jusqu'au fond de tes sables, où de mes dents je puisse broyer tes mystères!

Mer! immense comme une âme! je te tends les bras, à toi qui fais les élus de l'art, qui commande aux esprits souverains! Mer des heures calmes et des ouragans, de tous les vices et de toutes les vertus, justicière des hommes audacieux! Viens, toi que j'aime plus que Neptune qui t'a fait rouler dans les abîmes et plus que les humains qui dorment sous tes tourbillons!

Et sans que Turner la vit, Daisy s'assit sur un coin de roche et se mit à prier silencieusement, car le haut de cette falaise devenait le calvaire de son abandon.

La jeune fille, ensuite, regarda la statue

vivante de son aimé, puis, sans rien dire, redescendit vers le château.

Le peintre, appuyé sur le parapet, les yeux immobilisés, demeurait en contemplation. L'idée ne lui vint pas de quitter cette place, malgré le soleil qui lui mordait la tête; il resta, sans rien sentir, *voyant* seulement.

Les heures passèrent, et le bruit des eaux montait toujours avec des douceurs de berceement. Puis peu à peu, les irradiations s'apaisèrent, le ciel dessina sa courbe sombre au lointain — des paressees planèrent sur un espoir de crépuscule et tout à coup, au loin, le soleil commença de descendre et de sombrer comme une hostie poignardée qui, divinement et humainement, saignerait, Les eaux eurent peur et reculèrent.

Mais divinement aussi, les rayons derniers s'atténuèrent en une pâleur rosée, tandis que le ciel tentait de s'apaiser de même. Il sembla que le feu du firmament fût une étoffe sur une plaine de flamme et piquée de deux cents millions de coups d'épingles, qui sont les étoiles.

Les bateaux de pêche prenaient le large,

en file, ainsi qu'un chapelet dont les grains eussent fait voile vers l'infini de quelque prière. Ils avaient l'air d'une mystique armée marchant, par miracle, sur les flots, comme le Christ, et tenant leurs mâts en pointe — ainsi que les croisés portèrent leur lance pour aller, là-haut, conquérir les astres!

Et la nuit s'inclina avec une lenteur de pénitente, tandis que le soleil, à peu près disparu, envoyait ses dernières lueurs en un épanouissement de bénédiction.

Et Turner regardait toujours.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

— Qu'y a-t-il? répondit le peintre en se retournant avec colère.

— Il y a, mon bon, que le souper est servi...

— Ah bah! le souper!

— Très bien! à votre aise, mon cher, c'est Daisy qui...

— Pardon, répondit Turner, ramené soudain à la réalité. Pardon, je suis à vous, mon brave Joe.

William s'efforça — ayant quelques remords — d'être gai au repas du soir, mais,

malgré les tendres et douces paroles de son ami, Daisy fut bien triste et pleura beaucoup dans sa chambre avant de s'endormir.

XV

Daisy pense et Daisy souffre, et plus elle souffre, et plus elle pense — plus elle aime! Elle sent que rien n'est à faire, que William n'en aimera pas une autre et que pourtant — quelque chose le lui dit — ils ne s'uniront point.

Daisy songe qu'elle aura bientôt vingt ans, qu'elle est jolie et qu'elle est aimée, Daisy rêve de quelque bonheur tendre et tranquille, avec des calmes de jour d'été, et Daisy regrette la solitude de Northiam où il faisait si bon et où il aurait fait si bon vivre, et où il aurait fait si bon mourir à deux sous les feuillages.

Daisy est pâle et n'a plus aujourd'hui son

sourire ; elle n'est pas malade et voudrait cependant s'envoler dans l'aube d'un frais printemps, tenant par la main son doux ami, cueillir au ciel les marguerites lumineuses, baigner son front dans les rosées de l'air, détourner l'esprit de William de ce cauchemar et l'abriter dans ses chastes bras comme un doux enfant.

Mais la petite sent bien que cela n'est point possible, et voilà pourquoi, sur ses joues décolorées, coulent des larmes très lentes comme les premières gouttes d'une pluie d'orage.

Le château semblait dormir, et Daisy ne dormait pas ; elle essaya de prier, de dire doucement des mots évangéliques, des paroles d'espoir encensées vers la nuit du Ciel ; mais sa voix s'étouffait et dans son petit cœur — si grand ! — il y avait une déchirure qui s'agrandissait encore.

Ne pleure pas, little Daisy, lui murmuraient les arbres remués par la brise ; ne pleure pas, sweet Daisy, disait la mignonne bible à tranche rose dont le fermoir d'or brillait, tel qu'un regard, sous la lampe pensive.

Mais Daisy ne voyait pas et n'entendait

pas, sa tristesse croissait dans la marche des heures...

Au dehors, planait le sommeil exquis des belles nuits d'été; une douceur d'agonie et de renoncement sembla monter des vieux chênes et se mêler à la tiède paix des espaces; on n'eût entendu, dans le repos nocturne, que le bruissement des arbres se caressant à leurs cimes, et, au loin, la voix amoureuse de la mer glissant ses vagues ondoyantes et plus fraîches que des baisers, contre les blanches falaises.

Daisy s'accouda à la fenêtre qui donnait sur l'avenue du château; celle-ci d'abord était baignée d'une lumière laiteuse et le gravier, avivé de lune, prenait des tons scintillants de satin froissé. Puis, l'avenue prolongeait sa perspective de plus en plus sombre jusqu'à s'effacer dans un étroit fond noir qui ressemblait à un néant sans borne.

Soudain, tandis que le regard de Daisy se perdait en sa désespérance, elle vit pourtant une ombre se découper sur le sol de l'allée, une ombre qu'elle reconnut aussitôt, et qui se perdit dans l'obscurité.

Elle se dressa, furieuse, et le poing tendu

vers la mer, dit d'une voix étouffée : — il va *la* voir encore !

Puis elle s'affaissa sur son lit et se prit à sangloter.

Turner gravissait la côte qui mène à la ruine.

Aucun bruit que le broiement du gravier. Le ciel plein d'astres. Et le château croulant surgit vêtu de deuil.

Le peintre, de nouveau, s'absorba. Les pupilles dilatées par la pénombre s'emplirent d'un émouvant spectacle. L'artiste dominait la création ; il tenait la mer ; elle était à lui, à lui seul. Un phare clignotant scintillait dans le lointain comme une étoile condamnée qui va s'engloutir, et c'était l'unique terrestre lumière dans cette mort des éléments.

Puis, des nuages vinrent de l'horizon ; le vent s'éleva ; les vagues s'irritèrent, et ce fut comme un réveil de malade enfiévré. Le ciel se couvrit rapidement. Un long éclair hacha la nue, suivi d'une bataille de coups de foudre qui roula par les espaces.

Cela dura jusqu'au matin, la tourmente s'endormit à la marée descendante.

XVI

— Vous avez mal dormi, Daisy, fit Turner lorsque, le lendemain, la jeune fille reprit la pose. Vos yeux sont altérés comme si vous aviez pleuré. Avez-vous quelque peine, ma chère bien aimée, ou quelque chose a-t-il troublé votre repos ?

Elle le regarda silencieusement une larme perlant à sa paupière, tandis qu'il continuait :

— N'êtes-vous pas heureuse ainsi ? Regrettez-vous que nous ayons croisé nos cœurs ? Les choses sont-elles changées ? Ne nous aimons-nous pas ? Vous serez ma compagne et ma lumière dans la vie, ne nous le sommes-nous pas dit cent fois ?

Pourquoi, mon âme, vos yeux sont-ils si tristes?

Ces paroles entraient comme une tiédeur dans la blessure de Daisy. En une minute, elle eut le regret de ses inquiétudes et de ses larmes, tant était bonne et simple cette voix mâle qui se faisait caressante pour elle.

Elle ne répondit pas cependant, saisie d'une ombre de doute, mais dit un instant après :

— Il y a eu de l'orage cette nuit?

— Oh! superbe! vous l'avez vu?

— Non, William.

— Si je n'avais eu peur de troubler votre sommeil, ma Daisy, je vous aurais entraînée avec moi. Vous allez me gronder, j'ai passé presque toute la nuit là haut au *Castle*. Elle eut un apaisement de l'entendre avouer tout de suite son escapade, et la jolie Daisy redevint elle-même dans un sourire heureux; elle se trouva honteuse, et, par une innocente éclosion de mensonge, répliqua :

— J'ai mal dormi... cette chaleur lourde... ce temps d'orage... et puis le changement de demeure. Mais ce soir je serai mieux; suis-je donc si laide que cela?

— Un peu, miss Sensitive, fit-il avec une impertinence rieuse, mais soyez sans crainte, je n'ai plus grand'chose à faire, quelques retouches, et dans quelques jours, nous pourrons placer le portrait dans son cadre.

— Et la petite marquise?

— Dans mon cadre, celui-ci, dit-il en l'entourant de ses bras.

Et, pour la première fois, il déposa sur le front de la jeune fille un baiser, si furtif qu'elle eut une sensation de délicieux effleurement.

Ce jour-là fut, en réalité, celui de leurs fiançailles. Fiançailles connues d'eux seuls et de lord Algernon, sans que celui-ci le leur eût dit, mais vrai jour où l'union se promet indissoluble par un échange d'anneaux spirituels que rien ne peut détacher du doigt.

— Va, Daisy! nous serons heureux et je t'aimerai, mon ange fleuri, mais surtout, ne pleure plus jamais, ma colombe. Tu la sais cette vieille chanson de Bretagne :

Les douleurs sont des folles
Et qui les écoute est encore plus fou ?

N'écoutons pas les voix du dehors, ma

Daisy, et laissons voguer le destin de nos joies!

Et Daisy ne pleura point ce jour-là.

Le soir, c'est ensemble qu'ils firent la promenade au château, mais, cette fois, la mer fut vaincue par ces deux cœurs, d'amour, plus grands qu'elle.

Turner et sa fiancée la contemplaient et il leur semblait qu'elle fût comme un hamac de vagues qui les eût bercés ensemble; comme une route miroitante et somptueuse qui les eût menés, en un esquif paré de soir, vers les paradis de ceux qui s'aiment.

Les étoiles, qui souriaient au ciel très pur, et la nuit solennelle étendaient une inaltérable chasteté, leur sentiment aux aveux et aux accordailles.

Lorsqu'ils regagnaient le *Grevill-Castle*, William et Daisy étaient pensifs délicieusement; ils avaient senti ce geste divin descendu sur leurs têtes et l'accord du soir avec l'accord de leurs âmes.

Arrivés au château, ils se séparèrent, après les mains longuement pressées.

XVII

La vie de campagne et mieux encore celle de château n'est point aussi vide et désœuvrée qu'on le pourrait croire. Il semble que l'on doive toujours trouver longue ces journées dont on pourrait difficilement raconter et détailler le menu ; pourtant l'on est étonné de les voir passer avec tant de hâte.

En toute solitude, au milieu du calme des immensités, de la paix universelle, loin du monde, on finit par croire que son meilleur ami, le plus distrayant, le plus compréhensif compagnon, c'est moi-même. On se parle, on se répond, et cette causerie est comme une confession dont on serait à la fois le pénitent et le prêtre, tandis que le

soleil, au loin, fait rayonner son ostensoir.

On ne s'ennuie jamais; on pense. Les idées s'accumulent de minute en minute, mais elles sont apaisées, n'agitent pas, ne troublent pas. Les ennuis, les tracasseries, les peines qui vous tourmentaient hier, vous les voyez, en fumées roses, passer indifféremment sur votre horizon; mais vous ne retournez pas la tête pour si peu. La campagne et la mer sont le haschisch et l'opium de notre initial égoïsme, égoïsme faux, avec le besoin d'aimer, de pardonner, d'être bon, charitable, vertueux, croyant parfait! et de le sentir.

Telle est la vie végétativement intellectuelle de l'homme de pensée.

Pour l'homme d'action, elle n'est pas moins remplie, mais elle l'est d'autre manière, et Joe Grevill pourra nous servir d'exemple.

Nous l'avons dit, c'était un gros et grand gaillard, sanguin, robuste, bâti pour la lutte physique; une sorte d'athlète aux larges épaules que ses vêtements devaient gêner; peu pensant, mais pensant bon — si je puis

dire; — admettant les supériorités intellectuelles et les admirant sans se sentir ravalé par elles; car il leur opposait sa force, et ce sentiment de belle domination physique qui a fait les grands capitaines dont Brantôme dit l'histoire.

Dès l'aube, il était sur pied; à grande eau, il s'aspergeait, puis s'habillait, toutes fenêtres ouvertes. D'un coup de sifflet, il réveillait ses domestiques logés au-dessus des écuries et criait ses ordres du jour, tout en continuant sa toilette. Toilette des plus rustiques : une culotte de grosse toile grise, serrée aux genoux, une veste de même tissu ceinturée d'une courroie; au côté un couteau de chasse; sur le chef, un bonnet de cuir séché tel qu'en portent les matelots et ressemblant à une casquette dont la visièrè tomberait sur la nuque.

En dix minutes la toilette est achevée; un varlet entre, Joe pose le pied sur une chaise et se fait boucler aux jambes de fortes guêtres de peau jaune; puis il descend aux écuries, inspecte les rateliers, examine les bêtes et détache un étalon brun qui hennit de joie en le voyant. C'est le favori de Joe,

robuste, un peu massif, mais agile ; en même temps apte aux longues fatigues. Le cheval va tout seul attendre au milieu de la cour ; là, c'est Joe lui-même qui le sangle et le bride soigneusement ; personne n'a la permission de seller l'étalon Brown, qui a la ruade et le coup de dent faciles. Le jeune homme se met en selle ; il porte en sautoir son gros fusil de chasse, sa poire à poudre et sa gibecière, et s'en va lentement, la bête au pas, frémissante sous lui, et tentée de bondir, de piaffer, de se ruer dans l'air grisant du matin. Mais Joe se réveille seulement ; il n'est pas pressé ; il parle à Brown, lui dit des tas de choses en lui tapant de la main sur le cou ; ils descendent la montagne, les sabots du cheval faisant jaillir des éparpillements de gravier.

Lorsqu'il arrivait dans la plaine, Joe lâchait les rênes, et c'était une chevauchée vertigineuse à travers les campagnes ; y avait-il une haie ou un fossé, il n'en faisait qu'un bond, Brown s'enlevant presque sans élan. Parfois un paysan regardait avec inquiétude ce cavalier étrange qui semblait mépriser les routes faites pour mieux pos-

séder la terre ; puis, il ronchonnait, avec un geste indifférent :

— C'est encore ce damné M. Joe!

Et il saluait, sachant bien que les dégâts plus ou moins réels du jeune châtelain étaient toujours grassement réparés.

A un certain moment, Joe s'arrêtait, entendant un aboiement lointain ; c'était la voix de son « terre-neuve », Blackwhite, que l'on avait détaché là-haut, et qui bondissait à la suite du maître, à triple course. Solide sur la selle, Joe recevait le choc ami de la brave bête qui sautait d'abord à lui en essayant d'approcher son museau humide des mains et de la face de Grevill, puis aux naseaux du cheval qui se cabrait par jeu, hennissant de nouveau et battant l'air de ses sabots noirs.

Et la galopade recommençait.

Vers le nord de Hastings, au delà du bourg de Battle, s'en trouve un plus petit, Whattington, où étaient sises les plus considérables fermes de lord Algernon Grevill. Joe s'arrêtait indifféremment à l'une d'elles, mettait pied à terre, laissant Brown pâturer sur le bord du chemin, et entrait chez le

pacant. Aussitôt, c'était un remue-ménage de la basse-cour au fond des granges !

— C'est M. Joe! C'est M. Joe!

Et le patron, casquette bas, arrivait le premier dans la cuisine, suivi de toute la maisonnée qui voulait dire bonjour à M. Joe, le fils du master.

— Eh bien! Willy, ça va bien par ici?

C'était oui, c'était non, — souvent non; la récolte n'a pas donné ce qu'on attendait, la pluie a fait du mal aux plantations, la rivière a débordé dans un champ, toute une plaine est noyée...

— Allons, allons! ça ira mieux, à votre santé, père Will!

— A la vôtre, monsieur Joe.

Après une vigoureuse rasade d'ale qu'il payait largement, une accolade au bonhomme, une tape d'amitié sur la joue des mioches, Joe remontait en selle, prenait la route de Mountfield, et Sedlescomb, pour remonter par Brede et Icklesham jusqu'aux Martello-Towers qui dominant la mer.

C'est là surtout, au bas de cette falaise, que sévissait la contrebande; mais Joe avait toujours fermé les yeux et l'on savait bien

qu'il ne dénoncerait jamais les pauvres bandits.

Arrivé au haut de la montagne, le cavalier s'arrêtait pour respirer; il était superbe ainsi, planté sur le bord du roc, un écart du cheval pouvant le précipiter du haut de l'épouvantable escarpement; mais Brown avait jarret ferme, sabot dur, et debout, les jambes rigides, la tête fièrement dressée et la crinière flottante, il aspirait l'air du large. Groupe merveilleux, cette silhouette immobile découpant sur l'horizon ses lignes sculpturales; cet homme et ce cheval ne faisant qu'un tout de pierre, avec, couché à leurs pieds, le chien, dont le poil frissonnait à la brise.

On redescendait de nouveau — par le chemin de Pell — et l'on arrivait à la plage complètement déserte, n'ayant de vestige d'humanité que la petite cabane d'un pêcheur decrevettes, un vieil isolé que l'on disait fou.

Là, de nouveau, Joe descendait de son cheval, lui laissant la bride au cou, libre d'aller. Dans un coin de roche, il se dévêtait en un tour de main et s'avancait vers la mer; ses pieds nus entraient dans le

sable, l'eau semblait reculer comme à l'approche d'un dominateur ; lui allait, étirant les bras ; puis, d'un train de galop, courait aux premières lames.

C'est d'abord un frisson qui monte des pieds au cou ; on avance ; une vague arrive, inonde tout le corps d'une seule aspergée écumeuse, puis encore des paquets de mer sous lesquels on plonge, comme à la recherche de quelque joyau perdu, pour reparaître plus loin à grandes brassées.

Joe nageait jusqu'à de folles distances, grisé de sel, le corps assoupli, nerveux, endurci, et il ne cessait de nager et de plonger que lorsque le ciel en flammes lui disait l'heure de midi.

Alors il sortait rapidement, restait quelques instants en plein soleil, avec un regard de regret vers la mer, une envie d'y rentrer encore un instant — une seule minute ; — mais il résistait et, tout humide encore, se rhabillait, donnait un coup de sifflet pour rappeler Blackwhite, une espèce d'ululement bizarre pour faire revenir Brown, et rentrait au grand trot à Hastings pour l'heure du dîner.

L'après-midi, c'étaient des promenades en mer sur quelque bateau de pêche ou dans sa propre barquette de bois luisant, où, seul, il ramait pendant des heures, jusqu'à la tombée du jour. Et après le repas du soir, Joe s'endormait du sommeil du juste, non sans avoir absorbé quelques grogs sérieux et fumé quelques pipes de tabac de contrebande.

XVIII

Malgré sa sauvagerie coutumière, Joe n'oubliait pas son hôte. Lorsqu'il ne sortait pas de grand matin, il aimait à passer une heure à l'atelier, curieux de suivre le travail de l'artiste, chicaneur souvent à propos des effets qui ne lui semblaient pas justes.

Alors Turner mettait là sa palette et ses brosses, se croisait les bras et faisait à Joe ahuri et à Daisy amusée, un discours sans fin.

— Ah! cela ne vous paraît pas juste, monsieur Joe! Mais qu'est-ce qui est juste, s'il vous plaît, monsieur Joe? Est-ce cela, ou est-ce votre œil? La lumière, monsieur Joe, n'est jamais juste! Elle l'est toujours!

Prenez à cette palette une couleur quelconque, et dites-moi : « C'est la couleur de la mer ». Je vous dirai : « Vous avez raison, monsieur Joe. Cela *peut* être.

— Mais enfin, mon cher Turner, il y a des couleurs positives, voyons !

— Non, monsieur, il n'y a que des nuances, il n'y a pas de couleurs ; ce sont les savants qui ont trouvé cela, scientifiquement, mathématiquement, tyranniquement. La couleur n'existe que pour eux, mais il n'y a que les imagiers qui se servent de la couleur scientifique, sans rien de plus ; entendez-vous, monsieur Joe ?

— Ne vous fâchez pas, mon bon, faites la figure de Daisy verdâtre, son nez bleu de ciel et ses joues violettes, si vous voulez, moi, cela m'est égal.

— Très bien ; alors asseyez-vous et tenez-vous tranquille ; miss Daisy va vous servir un verre de Sherry pour vous calmer.

— Comment ! mais ce n'est pas moi qui suis agité.

— Buvez toujours, cela vous calmera.

— Parlons peu, mais bien, William. Cela vous ferait-il plaisir de faire, avec

Daisy et moi, une excursion jusqu'à Epiton ?

— Volontiers; mais, ne vous déplaie, Epiton; connais pas.

— C'est vrai, j'aurais dû dire Battle, que nos paysans continuent à nommer Epiton.

— Ah! Battle! comment donc, mon brave cher, mais avec joie! attendez, demain, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Diable! c'est que je monte à cheval, hum !

— Je vous donnerai une bête très tranquille.

— Vous en êtes, miss Daisy!

La petite était restée un peu à l'écart, attendant ce mot; elle répondit aussitôt, la lèvre joyeuse :

— Certes, j'en suis! bravo, mon Joe!

Puis elle ajouta :

— Joe, vous me ferez seller ma petite jument.

— Parfaitement; je donnerai King à Turner, et moi je prendrai my dear Brown.

L'imagination de Turner battait déjà la campagne.

Aussitôt après le dîner, il monta dans la chambre bibliothèque, où s'accumulaient des bouquins innombrables.

« Histoire d'Angleterre, histoire d'Angleterre », grommelait-il, en parcourant avec un doigt fébrile le dos des volumes. Il finit par tomber sur un in-quarto superbe, portant *A general history of England*, by CHARLES AUGUSTUS COWLEY (1), s'enfuit dans sa chambre avec le gros volume sous le bras, et passa la fin de la soirée à orner son ignorance du récit de la bataille de Hastings.

A neuf heures du matin, les trois cavaliers sortaient du château, saluant lord Grevill qui, de la terrasse, leur faisait des signes d'amitié.

— Vous avez veillé tard cette nuit, Turner? dit Joe.

— Mais non, jusqu'à minuit tout au plus, le temps de faire trois grands tableaux....

Daisy éclata de rire :

— Trois grands tableaux !

(1) London : *Printed for the proprietors and sold by J. Walker, N° 44, Pater-Noster-Row, MDCCLXXII.*

— Oui, un triptyque ; il est là dans le cerveau ; un an de travail et ce sera fait.

— Peut-on vous demander... ?

— La veille, le jour et le lendemain de la bataille de Hastings, voilà !

Daisy battit des mains ;

— Bonne idée, fit-elle, ce sera superbe ; puis, après un silence et timidement : mais vous n'avez pas encore vu le champ de bataille....

— Ce qui me paraît indispensable, dit sentencieusement Joe.

— Le champ de bataille ! pff ! J'en ferai un plus beau, plus exact que ce que vous allez me montrer, un champ de bataille qui aurait dû être ainsi :

Le paradoxe mit les jeunes gens en gaieté. Turner voulut même convenir de bon cœur que la thèse était vive, sans toutefois en démordre.

— Comprenez-moi bien, continuait-il, sans relever la mine narquoise de Joe et le sourire de Daisy. Nous avons le soir, la mer, des guerriers qui débarquent par bandes, les vaisseaux à l'ancre, un ciel tumultueux ; au fond : les falaises ; à droite : une étendue

de pays. Voilà mon premier volet. Vous m'avouerez que je n'ai pas besoin de voir Battle pour peindre cela !

— Admis ! fit Joe avec hésitation, un bateau c'est un bateau ; les guerriers, on les habille comme on veut ; la mer, le ciel, oui, j'admets, mais c'est le premier acte, cela, je vous attends au panneau central, car la bataille a eu lieu en plein jour, si je ne me trompe ; donc là, pas moyen de « truquer » !

— Ouais ! voici : à l'horizon, la mer à peine visible, très calme, au ciel clair...

— Halte ? dit Joe, lorsque nous arriverons à Battle, je vous montrerai qu'il est absolument impossible d'y voir la mer de près ou de loin.

— Hum ! hum ! vous êtes bien sûr, Joe ?

— Parfaitement sûr.

Il y eut un silence réjouissant de part et d'autre. Turner mordillant sa moustache d'un air vexé, le frère et la sœur se tenant à quatre pour ne pas lui rire au nez.

On était en pleine campagne à présent, l'aspect du paysage changea pour quelque temps le cours de la conversation.

— Voilà, dit Joe en indiquant le nord,

le village de Westfield, qui précède Battle.

— C'est par là qu'arrivent les Saxons, dit gravement Turner.

— Ah! je veux bien, philosopha Joe.

La nature, à mesure que l'on s'éloignait de Hastings, devenait plus plantureuse, bien que septembre eût commencé le défeuillage douloureux des branches. L'atmosphère grise de l'automne enveloppait de sa fumée translucide les rameaux jaunissants, et s'étendait en nappes de brouillard sur les prairies fauchées.

Comme le jour était proche de midi, ces vapeurs peu à peu se dissipèrent comme fondues par l'or du soleil, et l'horizon s'éclaircit de franches lumières.

En quelques minutes de trot, les promeneurs arrivèrent à Westfield, devant une vaste ferme.

— Allo! cria Joe.

— Ah! c'est vous, monsieur Joe, bonjour miss Daisy, fit une voix éraillée.

De l'étable sortait un gros homme à la face allumée, soufflant à force de se presser.

— C'est nous, oui, mon brave Tomy, et

nous avons grand faim ! Turner, je vous présente un de mes meilleurs fermiers, Tomy, le père des moissons.

Les chevaux furent conduits à l'écurie et les trois amis entrèrent dans la ferme. La salle principale, avec ses carreaux brillants, ses petites vitres multicolores, sa cheminée à rôtir un veau tout entier, ses vieilles chaises et ses escabeaux noircis et cirés, sa table monumentale à lourds pieds carrés, puis, au mur, ses rangs de poteries rustiques ; tout cela respirait la saine et forte vie, la mangeaille, la bombance, les repas interminables des anniversaires et des noces d'or.

Le déjeuner fut frugal et bref cependant ; pain, beurre, fromage gras au poivre noir, jambon frais, arrosés de thé vert et de bière Winchelsea, furent expédiés en quelques minutes, et, lorsque l'on eut trinqué au fameux triptyque, remercié le farmer et avalé, à la grande indignation de Daisy, une chopinette de whisky sur le pouce, la chevauchée recommença.

Une montagne boisée servait à Joe de point de repère ; ils la gravirent, et, arrivés

au plateau, se trouvèrent devant un espace infini.

— Battle, dit Joe.

Turner arrêta son cheval et embrassa d'un regard la plaine; le soleil l'illuminait toute.

— Eh bien! et la mer? ricana Joe.

— La mer est là, dit Turner à voix basse en montrant l'horizon; ce ciel au fond c'est la mer, oui c'est la mer, je veux que ce soit la mer! Alors, regardez, continua-t-il en prenant fébrilement Daisy par la main. Par ici, en biais, arrivent les troupes anglaises; nous ne voyons les hommes que de profil perdu. Ils sont désordonnés; ils grouillent en masse énorme et joyeuse, sûrs de la victoire; déjà les premiers bataillons luttent contre les hommes de France, là bas à gauche, de l'autre côté, les gens de Flandre luttent à coups de hache contre un flot de Saxons; mais ce n'est pas la bataille encore cela; au centre, deux armées vont l'une vers l'autre, l'une mal rangée, celle de Harold; le roi est monté sur un cheval couleur de feu, vêtu d'une cotte de mailles, la tête couverte d'un heaume qui brille au

soleil, dans sa main gauche l'étendard blanc claqué et se déploie; dans sa dextre, une épée miroite. A ses côtés chevauchent, ardents à la lutte, ses fils Garth et Lewin, encore adolescents.

En face de lui, à cent mètres, s'avance le Bâtard, suivi de ses braves de Normandie, rangés en bon ordre et chantant des cantiques à Sabaoth. Guillaume est vêtu d'une robe de laine blanche, la poitrine couverte d'une cuirasse damasquinée; sur le chef : un casque à visière panaché de plumes rouges; il porte l'épée et le bouclier. A sa droite, un chevalier plus grand, figure découverte encore. C'est Taillefer, le guerrier noir, sans bouclier, tenant des deux mains une épée plus lourde que Durandal, et chantant d'une voix profonde qui domine le tumulte, la vaillante chanson de Roland.

Et cela s'avance avec lenteur vers les troupes saxonnes qui se pressent et s'écrasent!

— Bravo, fit Daisy, bravo!

— Au fond, des troupes et des troupes encore, surgissant de la bruyère, et plus loin : les collines baignées de soleil.

— Mon cher Turner, dit Joe, sans rire cette fois, je suis converti, ce sera superbe, j'en suis sûr; il me semble que je vois cela d'ici, ajouta-t-il en une enthousiaste banalité.

— Moi, je le sens et je le vois, répondit Turner, comme s'il se parlait à lui-même, et de la main il dessinait les groupes dans la plaine.

Daisy et Joe, eux aussi, méditaient, émus par cette conception si simple que l'art pouvait rendre formidable, et il fallut le piaffement des chevaux impatientés pour leur faire reprendre en silence le chemin du château.

Le soir, après le souper, Joe, Lord Grevill, Daisy et Turner étant réunis autour du feu de bois qui flambait dans l'âtre, la jeune fille demanda timidement :

— Et le volet de droite, quel sera-t-il, William?

— Oh! celui-là, c'est la nuit. La victoire est remportée. Le Bâtard s'appelle désormais le Conquérant; la dynastie saxonne est finie. Harold et ses deux fils sont morts, l'armée anglaise est dispersée.

C'est le camp de Guillaume au soir ; des feux de joie sont allumés par les vainqueurs ; un feu plus grand, au centre, éclaire la silhouette du Conquérant. Il a dépouillé sa cuirasse, il est à genoux tenant entre les mains l'étendard blanc arraché aux mains de Harold. Ses capitaines l'entourent, et les prières d'actions de grâce montent dans les brumes du soir vers le Seigneur, Dieu des armées.

XIX

Cette journée acheva de dissiper tout nuage entre les jeunes gens; désormais Daisy sentit s'éteindre la jalousie première pour la rivale, et de nouveau sa voix fraîche résonna dans les escaliers, dans les chambres, dans l'atelier, comme si elle eût voulu déridier le front farouche du château.

Octobre vint; les pluies tombèrent pendant des semaines, et le vrai hiver approchait, cinglant les tours de ses rafales. Le feu flambait dans la vaste cheminée de la grande salle et, affaissé dans son grand fauteuil, lord Algernon Grevill regardait s'écrouler les bûches avec crépitement d'étincelles. Les visages étaient plus graves,

plus rassérénés aussi, les cœurs, comme les êtres, se rapprochaient pour se réchauffer, et l'on parlait à voix plus basse, la nuit venue.

Un soir, au souper, Joe, plus bavard que de coutume, et venant de rentrer d'une des grandes promenades qu'il faisait chaque jour dans ses terres, armé de son gros fusil et chaussé de ses lourdes bottes à clous carrés, Joe dit :

— Mon ami Turner, ne trouvez-vous pas que cela manque un peu de distraction par ici!

— Mais non, mon cher, pas du tout!

— C'est égal, j'ai quelque chose de drôle à vous proposer.

— Dites toujours.

— Figurez-vous que, dans nos bois là-bas — et d'un geste il désignait l'ouest, — on a signalé la présence d'un loup...

— Tiens! ça existe ces bêtes-là!

— D'un loup, et, de fait, une de nos brebis a été massacrée par ce diable. Nos paysans lui ont donné la chasse et il s'est réfugié en plein bois. J'ai battu le rappel de tous mes hommes et demain, au coucher

du soleil si vous voulez, nous irons dire un mot à cet intrus.

Daisy jeta un regard suppliant à Turner.

— Vous, petite sœur, vous n'êtes pas du conseil, il n'y a d'ailleurs aucun danger.

— Mais je ne suis pas chasseur, fit Turner.

— Ah bah ! vous savez bien épauler un fusil, que diable ? et vous avez de bons yeux. On vous mettra à l'affût en bonne place et si vous voyez la bête, paf ! vous tirez ; soyez tranquille, si vous la ratez, elle ne vous mangera pas.

— Dame, si ce n'est que cela, je veux bien, topez-là !

— Sans compter que, si j'en crois le berger qui m'a dit la chose, ajouta Joe, pour achever de convaincre l'artiste, il y aura demain un superbe clair de lune.

Alors ça y est ?

— Parbleu oui !

— Bien ! je vais donner les dernières instructions et si cette canaille de loup en revient, je demanderai qu'on lui octroie l'ordre de la Jarretière, pour sa souveraine malice. Bonsoir tout le monde !

Quand ils furent seuls — ou presque, lord Algernon s'étant levé de table pour faire sa sieste en son fauteuil, et assoupi déjà — Daisy tenta un nouvel effort :

— Vous tenez beaucoup à aller à cette chasse? William, dit-elle timidement.

— Mais non, mon aimée, pas tant que cela; aussi ce n'est pas à la chasse que je vais; je prendrai un fusil pour ne pas contrarier Joe, mais ce que je tiens à voir, c'est le paysage qu'il me promet. Mon arme redoutable sera à côté de moi, un perchoir offert aux oiseaux, à moins que le monstre (de l'existence duquel je doute un peu!) n'ait la sottise idée de me prendre pour la brebis de la veille — ce qui, vous l'avouerez, Daisy, paraît peu probable. Tiens! mais, venez aussi, Daisy! Vous jouerez brebis; moi je serai loup, et je vous emporterai dans la montagne...

— Oh! non, dit-elle, Joe gronderait comme un dogue, et puis le père ne voudrait pas...

Le lendemain, vers six heures du soir, Turner était prêt; le fusil en bandouillère, botté, guêtré, coiffé d'une casquette de cuir

mou, qui lui donnait un air de contrebandier.

— Suis-je assez laid? cria-t-il à Daisy qui, de sa fenêtre, le regardait, si le loup hou! hou! n'a pas peur d'un gentleman ainsi attifé, c'est un loup de bas étage... Joe avait un accoutrement de même genre.

— On dirait deux bandits, fit Daisy, en éclatant de rire. Les bandits lui envoyèrent un « au revoir » de la main, et, suivis de quelques domestiques armés comme eux et tenant les chiens en laisse, descendirent vers la plaine.

— Je m'étonne, mon cher Joe, disait Turner, tout en cheminant, que vous ne fassiez pas plus attention à la nature; on n'a pas besoin d'être peintre pour cela!

— Baste! Turner, je suis un paysan, moi, rien de plus, rien de moins; vous, vous aimez la terre parce qu'elle est belle, moi parce qu'elle est bonne. Qui a raison? Je la mange, la terre, j'en ai été nourri; elle est dans mes moelles et quand je suis pataugeant dans un « labouré » bien gras, qui sent le bétail et le bousin, je suis chez moi. Le soleil! c'est beau, oui, mais parfois il

me brûle mes moissons; la pluie! elle fait des arcs-en-ciel très jolis, mais elle noie souvent mes récoltes, et, quant à la mer, — ah! la gueuse! — la mer! pas plus tard que l'hiver dernier elle a ravagé la demeure des pauvres bougres qui triment là, derrière nous, sous la falaise et qui crèvent de faim depuis. J'y étais, allez! mon cher peintre, et c'était un beau tableau à faire, comme vous dites, vous autres, mais nous, nous ne comprenons pas ces tableaux-là!

Ils restèrent longtemps sans parler, Joe abattant des feuilles à coups de bâton.

Bientôt on arriva à un grand champ de blés fauchés, que terminait un petit bois peu touffu. Les hommes en firent rapidement le tour, par acquit de conscience, poussant des cris et battant les buissons, certains que le larron ne pouvait être là. Puis on se dirigea, à travers un nouveau champ, plus vaste que le premier, vers la forêt déjà assombrie. Une escouade de paysans attendait les chasseurs.

Joe réunit son monde et, d'une voix brève, distribua les ordres :

— Vous, Bob, là! du côté des fondrières!

vous, Harry, au coin près de la route, vous, l'ami Turner, ici, je crois que c'est la place la plus jolie, eh ?

— Elle me va.

— Moi, je vais plus loin vers la gauche, et vous autres les enfants, battez-nous les bois et rudement, eh ?

On se débanda; Turner, lorsqu'il eut entendu les derniers pas des chasseurs, choisit, à la lisière, un petit tertre de gazon, le couvrit d'un paquet de feuilles mortes, arma son fusil, le déposa à côté de lui, et s'assit, après s'être bien emmitouflé dans son manteau.

Comme l'avait prédit le berger, le ciel était divinement calme et éparpillé d'étoiles.

Soudain, à une grande distance, se firent entendre les aboiements des chiens. Turner prêta l'oreille, et, à tout hasard, ramassa son fusil, le mit sous le coude en se retournant du côté du bois. Aucune clarté. La lisière seulement s'éclairait de lune, ainsi que la plaine, rendant plus sombre encore les troncs et les fourrés. Des cris d'hommes se rapprochaient peu à peu, des hough! hé! ho? La voix de Joe surtout dominait, hurlait dans la nuit, puis s'éteignait.

Il y eut un court silence.

— Parbleu! dit Turner, ce serait drôle si j'allais avoir la bête au bout de ce petit canon!

Les aboiements recommencèrent, plus enragés. — Le peintre essaya de percer l'ombre du bois. Un peu troublé, il continuait à tenir son arme prête, épaulant pour voir — puis la laissant retomber, en grommelant ;

— Ma foi, j'aime mieux mon appui-main, il est moins lourd ! C'est ma petite Daisy qui avait raison ! j'aurais mieux fait de ne pas jouer au Nemrod, cela me va ridiculement.

Tout à coup les bruits se rapprochèrent encore, il y eut un craquement des branches, le peintre vit quelque chose qui bondissait « si c'est un chien, tant pis ! » et il tira dans le buisson...

Un grand cri résonna, pendant qu'une bête affolée s'enfuyait de l'autre côté de la plaine.

Turner suffoqua — ce cri — cette voix — ce râle ! — il eut peine à se tenir debout ; puis, s'appuyant de son fusil, les jambes flageolantes, il pénétra dans le fourré, où il faillit tomber sur un corps étendu...

C'était Joe — raide mort.

Les chasseurs arrivaient, poussant des

hurrah ! et croyant que le destructeur était abattu ; mais ils ne virent qu'un être blême et méconnaissable, appuyé, frissonnant, les mains crispées, contre un arbre, et regardant, hagard, un cadavre étendu à ses pieds.

Ils comprirent tout de suite. Un vieux, le plus rude, mâchonnait des injures. Sauf lui, nul ne songeait à parler. Ils regardaient...

— Allons, les camarades, dit enfin le vieux d'une voix brisée, enlevons le patron, il a son compte !... Et un sanglot creva dans sa gorge.

Joe avait reçu la charge en pleine poitrine. On prit le corps et l'on s'en fut, Turner restant toujours là, accroché à l'écorce de l'arbre, sans que personne songeât à lui, et ne voyant rien que ce corps que l'on emportait, cet homme qu'il avait tué ! Les chasseurs étaient depuis longtemps partis, qu'il voyait encore Joe couché, les yeux ouverts, sur son lit de feuilles mortes.

Il demeura là combien de temps ? Combien d'heures virent-elles son effarement immobile ? La nuit était close comme une

tombe — il faisait froid — il faisait noir — il faisait sinistre.

Turner se réveilla — une gourde pendait à son épaule, il but à grandes gorgées l'eau-de-vie qu'elle contenait, la vida toute; dans son corps ce fut comme un coup de ringard chauffé à blanc — il eut un éclair de raison, il revit les choses; mais c'était trop; l'horreur et l'alcool l'avaient terrassé, il tomba foudroyé dans un tas de branches sèches. Son sommeil dut être long, car le soleil de midi le réveilla! des oiseaux chantaient.

Le peintre ramassa sa casquette, regarda son fusil à trois pas de lui et comprit de nouveau, hébété pourtant.

Il laissa là son arme et s'enfuit, affolé, par la campagne. Et ce fut une course sans fin dans des chemins inconnus. Parfois une potence, à deux, à trois, à dix bras, disait, d'un de ses gestes : *London*, et, presque inconsciemment, Turner prenait ce chemin là. Lorsque s'ouvrit un *inn* — un cabaret — il entra, demandait à manger, buvait de l'alcool, payait sans compter, et repartait avec des allures de fou, laissant les gens étourdis. Le soir, il était ivre-mort et s'en-

dormait derrière quelque haie. Le froid le réveillait d'un grelottement. Il partait. Et toujours les potences, sans cordes, qui disaient : *London, London!*

Un matin, quand? après combien de jours? on ne sait; il se trouva en pleine ville devant une maison noire qu'il reconnut bien, oui : *Queen's Anna Street, n° 47*. Il fouilla dans ses poches — la clef n'y était pas.

Avec un sang-froid de somnambule, il alla chercher le serrurier, à peu près en face; l'homme le reconnut bien qu'il fût hagard et défait, força la serrure et Turner entra. Quels singuliers bonshommes, les artistes.

Le lendemain, Turner était parti; pour où! Dans l'inconnu... la tête perdue.

.
Et déjà Joe dormait sous la terre.

Et Daisy, au bout de quatre jours, avait fini par s'assoupir, rompue par sa double douleur.

Et là-haut, dans la tour, l'atelier restait vide, avec le portrait de la petite marquise qui souriait doucement.

XXI

L'automne finissait. Les arbres, sans feuilles, tordaient leurs branches crispées et refroidies par les bises de novembre, approchant. La mer avait pris des teintes saumâtres de mauvaise encre mêlée d'absinthe.

Au Grevill-Castle — le silence.

Couchée en une chaise longue, Daisy regarde le feu qui crépite ; elle a les yeux rentrés, pleins de fièvre, les joues aussi. Elle ne dit rien.

Près d'elle, le vieux lord, plus cassé, plus morne, n'ouvrant jamais les lèvres.

Le médecin fut requis un jour, Daisy s'affaiblissant. Il tâta le pouls, examina, ausculta, et conclut : « Anémie... consomp-

tion... grand air..., beaucoup manger... vieux vins... toniques... promenades... distractions... pas de danger... » et s'en alla.

Daisy sourit tristement à cette idée de guérison promise, impossible et non désirée...

D'abord, elle put monter, enveloppée de fourrures et appuyée sur le bras d'un serviteur, jusqu'au *Castle*.

De longues heures, couchée à demi sous les couvertures, elle regardait la mer — comme *lui* la regardait.

Mais le soleil d'été ne rayonnait plus; mais rien ne restait qu'une plaine d'eau boueuse et traîtresse, qui crachait ses méchantes écumes. L'horizon était gris, le ciel était gris; le deuil de l'hiver proche assombrissait toutes choses.

Mais Daisy voulait regarder la mer.

Elle interrogeait l'espace, comme si, au loin, un navire *dût* apparaître dans une aurore, un navire somptueux, et sur le pont, deux hommes Joe et William — la main dans la main — lui faisant des signes de bon revenir.

Mais Joe était mort pour tous.

Mais William était mort pour Daisy.

Un autre jour, se sentant plus faible, et se disant que bientôt, sans doute, elle ne pourrait plus marcher ainsi, Daisy monta péniblement à l'atelier. Devant la porte, elle eut un battement de cœur, et le domestique qui l'accompagnait dut la soutenir. Elle se redressa d'un effort et entra.

Rien n'était changé.

Et Daisy reprit la pose.

Et une voix absente disait :

— N'êtes-vous pas heureuse ainsi? Regretterez-vous que nous ayons croisé nos cœurs? Quelque chose est-il changé? Ne nous aimons-nous pas? Pourquoi nos yeux sont-ils si tristes, mon âme?

Mais sur cette occulte voix, il y avait de la poussière comme sur les meubles, de la poussière de mort, grise ainsi que le brouillard...

Dans un coin, les deux grands tableaux tournés contre le mur; sur la cheminée, tous les œilllets renouvelés à chaque séance de pose, et accumulés en un tas de rouge éteint.

— Harry ! Prenez ces fleurs et portez-les dans ma chambre.

Elle descendit un peu haletante, après avoir regardé une dernière fois l'atelier désert ; quand elle fut chez elle, Daisy y prit un coffret d'ivoire — vieux souvenir de famille — y mit les œillets desséchés, ferma la boîte, et dit au serviteur attendant ses ordres :

— Vous prendrez les deux grands tableaux que vous avez vus là-haut et les ferez porter à Londres.

— A quelle adresse, Miss ?

— *Queen's Anna Street, n° 47.*

— Au nom de... ?

— Elle dut se reprendre à deux fois pour balbutier : *William Turner*, puis, la gorge étranglée, elle ajouta :

— Mon portrait, vous le mettrez tout de suite sur son chevalet, là, au pied de mon lit.

Lorsque la toile fut placée, la tablette du chevalet supportant l'appuie-main noirci par l'usage, les bouts de fusain, quelques brosses sèches, la palette encore pâteuse, Daisy ordonna qu'on la laissât seule. Le

domestique lui tendit une tasse de thé froid relevé de cordial et se retira. Elle but une gorgée pour se donner des forces, puis tomba dans son abandon ; prostrée, elle regardait le portrait en disant doucement :

— Allons, souriez donc, petite marquise!

Mais l'on aurait dit que la petite marquise était morte.

XXII

— Ne désirez-vous pas rentrer à Northiam, Daisy, demanda timidement lord Grevill, un soir plus clément que les autres?

— Si vous le voulez, mon père, mais je préférerais rester ici... jusqu'au moment où je serai mieux... Elle dit ces derniers mots à voix basse, car elle sentait bien qu'elle ne serait jamais mieux, que Daisy n'était plus Daisy!

— C'est bien, fit simplement le vieillard, nous resterons aussi longtemps que vous le désirez, mon enfant.

La malade vécut encore, affaiblie de jour en jour, jusqu'à l'heure où elle ne put quitter sa chambre, ayant, la veille, dit

adieu à la mer, neigeuse, cette fois, et tourmentée.

Lord Grevill s'installa à son chevet.

.
L'hiver était venu — écrasant de ses lourdes neiges, fouettant de ses bises cruelles la contrée tout entière.

On était au dernier jour de janvier et l'an nouveau avait fait son premier cycle parmi les rafales glacées.

La tourmente était rude ; sur les rochers immobiles qui semblaient se raidir, ainsi que des géants armés dont les jambières ne craignent point les chocs, et qui ne daignent pas, contre les impuissants coups de lames, incliner leurs fronts gratineux, dominateurs des ouragans, des glaçons taillés en coins énormes se brisèrent, retombèrent en poudre froide dans l'écume. Il y eut des naufrages ce soir-là, tandis que la fleur du château mourait et mourait encore. Les flots rugirent et leur convulsion monta jusqu'au milieu des *cliffs*...

Dans les chaumières, dans les maisons de pêcheurs, les vieilles frisonnantes murmuraient anxieusement la prière :

« Seigneur Dieu Éternel, qui seul étais
» les cieux et qui seul as pouvoir sur la rage
» de la mer ; qui as mis des bornes aux eaux
» pour les retenir jusqu'à ce que la nuit et
» le jour ne soient plus ; qu'il te plaise de
» recevoir en ta toute-puissante et miséri-
» cordieuse protection tes humbles servi-
» teurs... »

Mais le ciel, d'un gris de plomb, ne répondait pas, et la tempête grondait, et le marteau brutal des vagues frappait, cognait la base des vagues :

« Seigneur, aie pitié de nous qui sommes
» pêcheurs et sauve-nous de ta miséricorde.
» Toi qui apaises la rage de la mer, écoute-
» nous, Seigneur, et nous sauve, et que
» nous ne périssions point !

Sur les sabots à la lourde coque, ballottés par la mer, les enfants des vieux, de vieux aussi déjà faisaient échos de prières en la frigide rafale ; mais les tourbillons éperdus de la tempête n'écoutaient pas les voix implorantes qui se noyaient dans le bruit sourd des écumes.

La nuit s'allongeait toujours sur les horizons.

Et là-haut, little Daisy n'entendait que la plainte, vague pour elle, de ces lamentations, et priaït doucement pour Joe, pour son père, en regardant alternativement le portrait de la petite marquise et la pendule, qui, d'un tic-tac très doux, avançait vers l'heure de minuit.

— Père, dit-elle, en se dressant un peu, la face fiévreuse, ses cheveux blonds éparpillés sur son front, père, vous savez que c'est dans quelques minutes, le trentième de janvier ?

Le vieillard qui s'était un peu assoupi, releva la tête :

— Oui, Daisy, je sais.

— C'est le jour anniversaire du martyr du roi Charles — tenez, père, voici le livre !

Elle tira de dessous son oreiller une *Liturgie* mignonne, reliée en maroquin noir.

Lord Grevill put lire ce titre :

« *Formulaire de prières avec jeûne dont*
» *on se servira tous les ans le trentième de*
» *janvier : jour du Martyre du Roi Charles*
» *Premier, d'heureuse mémoire ; pour im-*
» *plorer la miséricorde de Dieu ; afin que*
» *ni le crime de ce sang sacré et innocent ni*

» ces autres péchez, par lesquels Dieu fut
 » obligé de livrer, nous et notre Roi, entre
 » les mains de gens cruels et déraisonnables,
 » ne nous soient point imputés à l'avenir, ni
 » à nous, ni à notre postérité. » (1)

Daisy reprit le livre à tranche rouge, le renferma un instant et dit :

— Nous devons prier ; vous savez, father, que notre mère le faisait toujours à ce trente janvier.

Lord Grevill se mit à genoux au pied du lit, et la petite mourante, d'une voix qu'arrêtait parfois une suffocation, récita :

« O Seigneur très béni, aux yeux duquel
 » la mort de tes Saints est précieuse ; nous
 » magnifions ton Nom pour l'abondance
 » de grâces que tu répandis sur le glorieux
 » Martyr CHARLES Premier, notre souverain
 » Seigneur, lui faisant suivre avec joye les
 » traces de son glorieux Maître et Sauveur,

(1) « LA LITURGIE ou *Formulaires* des prières publiques, selon l'usage de l'Eglise anglicane. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de formulaires pour l'ordination des diacres et des prêtres, et pour la consécration des archevêques et évêques ». A Londres, chez N. Prevost et Compagnie, MDCCXXIX.

» par sa douceur et sa patience à souffrir
» toutes sortes d'indignitez les plus bar-
» bares, jusqu'à l'effusion de son sang, et
» jusqu'à prier, suivant le même modèle.
» O Seigneur, fais que sa mémoire soit à
» jamais en bénédiction parmi nous, afin
» que nous suivions l'exemple de son cou-
» rage, de sa constance, de sa douceur, de
» sa patience et de sa grande charité. Dé-
» tourne de dessus ce pays la vengeance de
» son sang innocent, et que ta miséricorde
» soit glorifiée par le pardon de nos péchez.
» Nous te demandons toutes ces grâces
» pour l'amour de Jésus-Christ notre uni-
» que Médiateur et Avocat. »

Lord Grévill dit : *Amen.*

Le livre tomba des mains de Daisy, tan-
dis qu'elle prononçait les dernières paroles
et s'endormit. La tempête, au loin, s'apai-
sait comme pour ne point troubler son som-
meil. La neige seulement continuait de
tomber.

XXIII

Consomption, — chlorose... des mots!

La science explique-t-elle ce mystère du corps humain qui se détruit en toutes ses parties; cette extinction progressive que rien ne peut enrayer et qui poursuit ses déclins avec une cruelle lenteur; cette cession inéluctable de la vie; cette fendille au vase précieux dont parle le poète, invisible d'abord, puis s'agrandissant de jour en jour, jusqu'à l'heure où les fragments tombent en éclats?

Je le sais, et le grand poète l'a dit :

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées,
Il faut que l'éclair brille et brille peu d'instant:
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées

Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps!

Je le sais ; mais pourquoi la jeune source
se dessèche-t-elle, et le pommier ne reflou-
rit-il pas au printemps nouveau ?

Consomption ! pourquoi les joues, qui
devaient avoir la roseur des pêches mûres,
sont-elles fardées de blanc ? Pourquoi le
regard qui brillait semble-t-il une étoile
mourante ? et pourquoi le corps s'affaiblis-
sait-il, lorsque, rameau né du printemps
dernier, il devait se dresser joyeusement
parmi ses sœurs les branches ?

La science n'est pas vaine, et cependant
elle n'a rien trouvé pour vaincre cette mort
échelonnée, qu'elle nomme la chlorose.

Ou plutôt, par une divination étrange,
elle a prononcé le mot du seul remède que
l'on puisse comprendre : *Distraire*.

Elle a bien senti que la chlorose, c'est le
corps vaincu par un immatériel élément et
que l'âme, ce n'est point sur terre qu'on la
peut guérir.

Distraire! détourner la tête de la pensée
qui vous tue le cœur ou vous piétine l'esprit.

Distraire! enrayer le cours du fleuve

obscur qui vous entraîne, dans ses ondes empoisonnées, vers les ondes plus pures.

Dire au cœur, qui souhaite l'oubli de la mort : désire la vie !

Anémie, maladie de femme dont le corps est trop faible pour tenir l'âme enfermée ; maladie de vieillard aussi, dont les pensées accumulées par les hivers déchirent la débile enveloppe. Maladie tragique allumant aux joues crayeuses de ses patients les feux follets des cimetières !

Aux jeunes filles, elle chante, en l'agonie, des mots de romance :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?

Et dans un songe la malade répond :

— Je veux aller là-haut, très haut, parmi les étoiles, dans les gazes du ciel, au-dessus de la mer, au-dessus des hommes, dans le repos des éternités.

La voile ouvre son aile.

Aile! porte-moi vers les lointains bleus, sur des vagues de lait, loin des roches mauvaises et des ports inhospitaliers, au loin dans le pays où les anges accordent les

harpes d'argent et chantent aux vibrations des rayons de lune.

La brise va souffler.

— Les ailes se déploient ; il y a dans l'espace une voie inconnue et nouvelle pour chacun. Transportez-moi par les routes jonchées d'anémones et de jacinthes, bordées de grands lis blancs qui s'inclinent en ogives sous le poids léger des vierges tourterelles !...

Ainsi rêvent les mourantes, mais Daisy disait :

— Où suis-je ? des feux s'allument... on illumine donc aujourd'hui ?... pour quelle fête ? Ah ! c'est vous, mère ? vous me tendez les bras et je vous croyais morte ? Allez embrasser votre époux qui est tout seul et qui est bien triste... vous êtes triste aussi... pourquoi ? Votre fils est allé vous rejoindre, n'est-il pas vrai ? Il est mort, le gros ! il est mort, le bon ; mais il vit ; il a pensé à vous, mère ! et c'est parce qu'il a pensé à vous, notre Joe, qu'il est allé vous rejoindre ; avec vous il attend Daisy ; c'est pour

cela que vous semblez triste ! mais Daisy va venir, oui, Daisy va venir bientôt...

Vers trois heures du matin Daisy se réveilla et dit :

— Est-ce que la mer est calme ?

Et le vieillard répondit :

— Oui, la tempête a grondé cette nuit, mais je n'entends plus rien que la voix de ton sommeil ; dors, Daisy.

Et elle dit encore :

— Père, vous ne devez pas être ainsi toujours à côté de moi, vous devez frissonner sous vos cheveux, blancs comme la neige qui tombe.

Et le vieillard répondit :

— Je voudrais qu'ils fussent des roses blanches, et les jeter sur ton lit, ma Daisy !

Et elle dit encore :

— William ne reviendra pas...

— Qui sait ?

— Et Joe dort là-bas sous le drap blanc.

— Il dort, répondit le vieillard, en cachant sa tête dans ses mains.

Et elle dit encore.

— Ce qui doit arriver arrive, mais ne verrai-je plus le soleil et la mer ?... des œil-

lets rouges passent devant mes yeux et je voudrais les cueillir...

Elle parlait d'une voix d'enfant, de plus en plus grêle, comme une clochette fêlée, et l'on eût dit que les années s'en allaient d'elle comme elles étaient venues, mais réduites en heures et minutes, pressées de retrouver le berceau.

Elle fredonna faiblement, si faiblement qu'on l'entendait à peine :

Les douleurs sont des folles,
Et qui les écoute est encore plus fou !

Et elle dit encore :

— Pourquoi le jour ne se lève-t-il pas? Ah! je sais, je comprends... je vois des lueurs qui passent... c'est la grande lumière... oui... William avait raison : la grande lumière plus belle que l'autre...

Elle cessa de parler, la poitrine oppressée, tendant les bras vers cette aurore d'hallucinée. Elle était presque rose à présent, il semblait que les lueurs dont elle rêvait eussent glissé sur ses joues. Un râle léger se lamentait en sa gorge, comme un effort d'âme qui veut fuir. Puis, elle étendit sur

les draps ses longues mains couleur de
cierge, et dit encore :

— Willy! God.

Le jour se leva — la petite marquise était
partie au loin, sur l'aile des anges.

EPILOGUE

I

A de vieilles histoires, les vieux procédés sont permis : voici l'épilogue !

Les papiers contenant les éléments principaux de ce récit, nous les repliâmes de nouveau dans le secret de leurs rubans flétris, et le coffre du salon fut refermé par mon hôte.

— Vous avez bien fini? demanda-t-il.

— Hélas! oui, malheureusement, l'histoire n'est pas complète, j'ai bien la date de la mort de Daisy. Mais son père...

— Lord Algernon est mort environ un an après; vous savez que cela meurt aussi, les vieillards, ajouta-t-il en souriant.

Et Turner?

— Ah! ici vous arrivez précisément à la chose piquante. Vous savez — ou vous ne savez pas, il n'y a pas de quoi rougir! — que Turner a vécu jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, mais ce qu'il y a de curieux, puisque — pour parler en termes judiciaires — vous connaissez ses antécédents, c'est de lire les études et biographies que l'on a faites à son sujet :

Tenez, parcourez ceci.

Lord Grevill nous tendit un volume français tout récent et nous lûmes :

« L'homme étrange que ce Turner! Et
» comme il est bien fait pour dérouter et
» chagriner tous ceux qui n'admirent rien
» autant que la servilité de l'esprit chez
» un artiste. *Ils font deux parts dans la vie*
» *de Turner : l'une de raison, l'autre de*
» *folie* (1). »

En effet, ajouta Lord Grevill qui, dans mes yeux, suivait le texte, demandez à un Anglais ce qu'il pense de la peinture de Turner, il vous répondra : « Ses premiers

(1) Ernest Chesneau. *La peinture anglaise*. Un vol. Paris. A. Quantin, 1882.

tableaux sont merveilleux, mais les autres sont simplement les œuvres d'un insensé ! » Faites coïncider approximativement les dates, insinua-t-il avec un britannisme mathématique et scrupuleux, vous n'avez pas toujours été très exact...

— Qu'importe pour un *roman* ?

— Bien. Mais assemblez les dates, et fatalement vous trouverez que le changement de *manière* de Turner part, non pas de sa folie — il n'a jamais été fou, il a seulement renforcé sa misanthropie — mais de sa fuite des bois de Hastings.

— Mais les tableaux de la deuxième époque sont les meilleurs !

— Certes, mais mes honorables compatriotes ne l'entendent pas ainsi ; ils préfèrent à ces chefs-d'œuvre, qu'ils appellent des « cauchemars », les imageries de M. Alma-Tadema ou les églogues de Joe F. Leighton... Détail curieux encore, si vous retournez à la *National Gallery* — ce que j'espère pour vous — vérifiez ceci : chaque fois que, dans la période dont nous parlons, la seconde, le peintre met un personnage dans une de ses lumineuses compositions, ce per-

sonnage, qu'il soit homme ou femme, a quelque ressemblance avec le portrait de celle que vous nommez « la petite marquise » Alors, rappelez-vous cette phrase divine et topique : *Ils font deux parts dans la vie de Turner*. Divine assurément, puisque personne ne connaît les paperasses que vous avez parcourues !

Mon vieil ami continua, mis en verve par ces révélations et surtout par ma surprise :

— Suivez alors Turner dans sa vie errante, avec son tempérament bizarre dont je ne connais qu'un analogue en Edgar Poë, l'Américain, vous savez...; il a toutes les allures d'un détraqué. Lisez ce qui a été écrit de lui par Ruskin Thornbury, vos Français ou d'autres; vous verrez que tous font la démarcation entre les deux voies, distinctes esthétiquement de l'incomparable artiste.

Je ne sais pas grand'chose de sa deuxième vie, ajouta Lord Grevill, sinon que, malgré ses grands succès, malgré l'attention de son pays, il a vécu en sauvage, en maniaque, et de vieilles gens pourraient vous dire peut-être comment il est mort chez une pauvre.

Cette ruine humaine hébergeait, à peu de frais, un vieillard, M. Brooks, toqué, bourru, mal accoutré, rageur lorsqu'on lui parlait, qui, du matin au milieu de la nuit, allait s'accouder au pont de Battersea et stupidement regardait couler l'eau.

Ce M. Brooks, c'était John Mallord William Turner qui, aujourd'hui, repose sous la pierre, dans la cathédrale de Saint-Paul, à côté d'un peintre moins grand que lui, certes, Sir Joshua Reynolds.

II

Je suis retourné au salon où se trouve le portrait de Daisy Grebill ; il était à ce moment en pleine lumière de midi ; chose curieuse, maintenant que je savais l'histoire de la frêle créature, il me semblait que les yeux fussent tristes et presque mourants dans leur sourire. Simple illusion à coup sûr. Sa taille m'apparaissait moins rigide, plus ployante, et, sur le satin rose de la peau, les œillets saignaient dans le soleil.

Et je songeais à ces vers de Gautier :

J'ai laissé de mon sein de neige
Tomber un œillet rouge à l'eau ;
Hélas ! comment le reprendrai-je
Mouillé par l'onde du ruisseau ?

Voilà le courant qui l'entraîne,
Bel œillet aux vives couleurs,
Pourquoi tomber dans la fontaine,
Pour te mouiller j'avais mes pleurs !

Je suis allé voir au cimetière de Northiam, la tombe des Grevill. C'est derrière l'église, près du mur de clôture qu'est situé le caveau de la famille : l'indique une lourde plaque de marbre blanc usée par la pluie, avec des noms que l'on déchiffre avec peine : vers le milieu de la pierre j'ai pu distinguer ce texte incomplet :

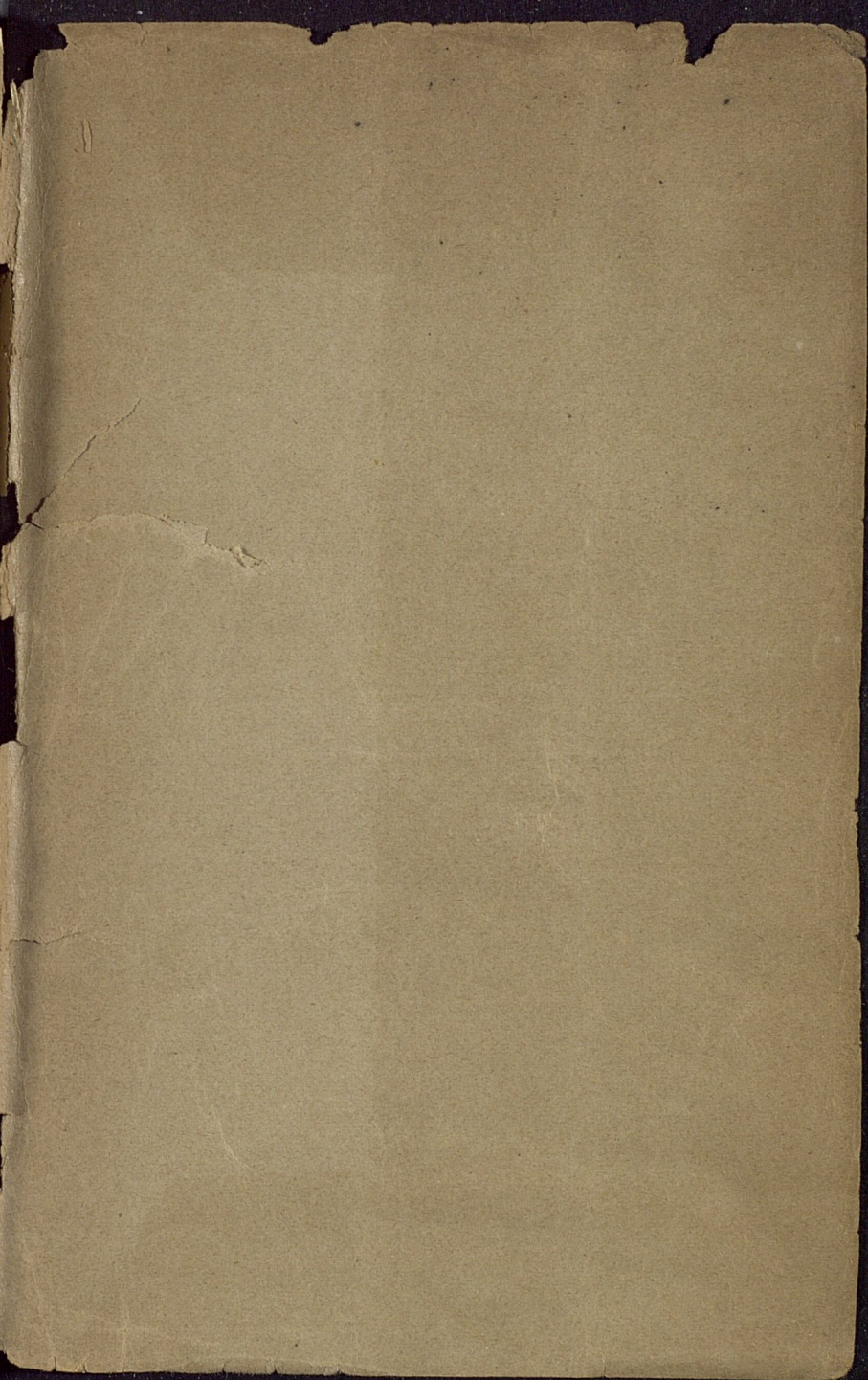
« D.i.y.-Mary Grev...
177 - 18 »

Autour, l'herbe pousse dru ; des graminées, des plantes sauvages se mêlent aux marguerites du gazon, et des brebis s'attardent tout le jour dans ce champ des morts et broutent doucement les végétations du tombeau.

Au loin plane le silence de la campagne et ce silence, entre la terre apaisée et le ciel sans tache, prie pour toutes les âmes envolées.

Bruxelles. — Imprimerie A. Lefèvre, rue St-Pierre, 9.





Paul LACOMBLEZ, Editeur

31, rue des Paroissiens, 31.

BRUXELLES.

EXTRAIT DU CATALOGUE

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Deflatre (Louis). Contes de mon village	3 »
Demolder (Eugène). Contes d'Yperdamme	3 »
Desombiaux (Maurice). Vers de l'Espoir.	2 »
Destrée (Jules). Journal des Destrée	1 »
Eekhoud (Georges). Les Fusillés de Malines	3 50
Frères (Adolphe). Ames fidèles au mystère	2 50
Garnir (George). Les Charneux	3 50
Haulleville (Baron de). En Vacances fr.	3 50
Jenart (Auguste). Le Barbare	2 »
Maeterlinck (Maurice). La Princesse Maleine (10 ^e édition)	3 50
— Les Aveugles (l'Intruse, les Aveugles)	3 »
— Serres chaudes	3 »
— Les Sept Princesses	2 »
— L'Ornement des Noces Spirituelles de Ruysbroeck l'Admirable.	4 »
Maubel (Henry). Étude de Jeune Fille	2 »
Van Lerberghe (Charles). Les Fleureurs	1 »
Waller (Max). Daisy	3 »